John
Carter Brown
Library

*Purchased with
the Assistance of the*
FINN M. W.
CASPERSEN
Acquisitions Fund

CAUSES
POLITIQUES SECRETES,
OU
PENSÉES PHILOSOPHIQUES

Sur divers Evénemens qui se sont passés depuis 1763 jusqu'en 1772. Suivies d'un projet de HAUT POUVOIR CONSERVATEUR dirigé par les quatre grandes Puissances de l'Europe. Par un Ministre d'Etat qui ne se soucie plus de l'être.

Ouvrage traduit de l'Anglois sur la sixieme édition.

Ludum insolentem ludere pertinax.

A LONDRES.
Aux dépens du Lord NORTH.

M. DCC. LXXXII.

ɩÉFLEXIONS PRÉLIMINAIRES

SERVANT D'INTRODUCTION.

CET ouvrage n'étoit pas deſtiné au
rand jour de l'impreſſion. Des cir-
onſtances imprévues ont fait condeſ-
endre l'auteur aux deſirs de quelques
erſonnes qui avoient ſa confiance.
l leur a paru mériter la publicité,
ans un moment où l'Europe attentive
ux impulſions que la cauſe des Amé-
cains vient de donner à toutes les
ours de notre continent, & où une
olitique abſurde & ignorante n'eſt
ncore, malgré ſes prétendus progrès,
u'une routine plus dirigée pour ſé-
uire, que ſoumiſe à des principes
imineux.

Négociateurs, miniſtres, ſouverains,
ous n'ont encore employé que des
alliatifs plus dangereux que les maux
nêmes auxquels ils cherchent à re-
nédier. Leurs efforts ſeront inutiles &
uiſibles même tant que la variabi-
té des ſyſtêmes de gouvernement,

la fausse ambition & le mauvais emploi des forces respectives des puissances, feront naître le mal à côté du remede; tant que l'erreur, l'espionage, la délation, le mensonge, l'impéritie feront l'appanage de la plupart des émissaires dont les cours s'inondent réciproquement. L'un croit avoir surpris le secret de l'état, sur un geste, un regard, un mot quelquefois dit à dessein par le ministre habile qui lui cache ses véritables intentions; l'autre pense avoir rempli son objet en apprenant les détails des plus frivoles intrigues des oisifs de cour; enfin ayant tous réduit en art la maniere de se tromper mutuellement; envoyant avec confiance les fausses nouvelles dont on les berce: souvent pris pour dupes & presque toujours crus, il nous semble voir des jettons introduits au jeu, rendus, prêtés, reçus dans la même partie, & retournant à leur source par les mêmes voies pour recommencer leur circulation. Ainsi l'erreur a fait le tour du globe; ainsi se perpétuent les sottises, les

travers, l'ignorance des gouvernemens. Ne pourroit-on faire comprendre aux ſouverains, que leur politique ne ſera jamais qu'une chicane de college tant qu'elle n'aura pas pour baſe la franchiſe, la ſimplicité & l'honneur? cette ſcience n'eſt pas un dédale obſcur, tel que l'ont imaginé des eſprits ſéduits par le préjugé, l'intérêt, le luxe, &c. Au lieu de remplir les inſtructions des négociateurs de ce fatras de cérémonies, de préférences, de formalités bien plus ridicules qu'inutiles, on devroit leur dire ſimplement: » Vous avez en vos mains le » ſecret de l'état; la partie extérieure » de l'adminiſtration qui vous eſt » confiée doit diriger les opérations » intérieures de l'empire; un faux avis » peut compromettre à la fois le bien » des peuples & l'honneur des Rois; » que vos démarches ſoient publiques, » vos diſcours pleins de franchiſe & » de vérité; étudiez la nation chez » qui vous allez vivre, & ne la jugez » jamais par comparaiſon avec la » vôtre. Si vous découvrez des choſes

» dignes d'être mifés en ufage pour
» le bonheur de votre patrie, n'ou-
» bliez pas de nous en faire part;
» ne vantez ni notre puiffance ni nos
» reffources; que la modeftie accom-
» pagne toutes vos actions, & ne dé-
» ployez l'augufte caractere dont vous
» êtes revêtus, que dans les occafions
» où il fera abfolument néceffaire.
» Revenez enfuite chargés de nouvel-
» les lumieres, & méritez d'être nom-
» més parmi le petit nombre d'hom-
» mes d'état qui ont augmenté la fé-
» licité publique.... «

En fuppofant que le choix d'un am-baffadeur n'eût pas été déterminé par les vils refforts dont les ineptes courti-fans favent fi bien faire ufage, nous ofons affurer que tout miniftre repré-fentant un fouverain n'auroit jamais befoin d'une plus longue inftruction.

Il feroit bien intereffant pour le bonheur des hommes qu'un philofo-phe s'occupât à foumettre la politique à l'analyfe, & en tirât des réfultats fen-fibles qui puffent fervir de bafe éter-nelle aux négociations futures, qui

démontrassent la chaîne où tiennent tous les événements présens & passés, en les soumettant au calcul mathématique.

Il y a moins de distance qu'on ne pense, entre les combinaisons des cabinets politiques & les abstractions du Lycée. Il est même certain que des analystes de Londres, Versailles, Berlin, Vienne, Pétersbourg, à qui l'on communiqueroit le même travail, sur des données fixées en tireroient les mêmes résultats. On ne s'occuperoit pas dans ce travail, à calculer l'étendue de pays des souverains, leurs forces particulieres, leurs ressources momentanées, mais à fixer pour toujours le degré d'influence qu'ont eu les événemens d'un siecle & les circonstances qui doivent accompagner les événemens présens.

Si l'on avoit adopté de tels principes dans la politique de l'Europe, il y a long-tems que les princes qui la gouvernent auroient conçu le plan que nous allons leur présenter; plan qui peut seul procurer la paix durable & permanente que tout souverain

doit desirer, inspiré par le noble motif de ne plus faire d'une partie du monde une vallée de larmes & de calamités.

Ce plan coupera pour jamais racine aux éternelles contestations d'une minutieuse politique, aux prétentions équivoques, mettra un frein à l'ambition, aux manœuvres tracassieres de ces brouillons mercenaires, plus jaloux de diviser l'Europe par des intérêts personels qu'avides de la solide gloire d'être les protecteurs des peuples auprès de leurs souverains...

Nous ferons précéder le plan du *Haut-Pouvoir* par des réflexions & des anecdotes curieuses sur les systêmes de quelques cours du Nord ; sur les menées & les causes du démembrement de la Pologne ; causes qui ont eu plus de part qu'on ne croit, aux vues qu'ont adopté les puissances du midi de l'Europe, afin de retrouver cette chimérique balance, &c.

Nous nous ferons un devoir de dévoiler à la postérité & aux contemporains les menées obliques, les intri-

gues de la baſſeſſe, les cabales de l'impuiſſante envie, & en général tous les mobiles ſecrets, ſources de tant de fautes dont les peuples ont été les victimes; les reſſorts qui ont mis en mouvement la prétendue *neutralité armée* & ce qui pourra réſulter en Europe de l'inſurrection des Américains, &c.

Si, contre toute vraiſemblance, des rigoriſtes ambitieux ou des courtiſans corrompus blâmoient la hardieſſe avec laquelle nous découvrons les motifs des plus odieuſes intrigues, nous en ſerions conſolés par la pureté de nos intentions. Nous ne cherchons pas l'inſipide plaiſir de médire, nous voulons inſtruire nos ſemblables, & nous n'en appellerons qu'à notre juge incorruptible, la conſcience qu'ils ne conſultent ſûrement pas.

CAUSES

CAUSES

POLITIQUES SECRETES.

QUEL eſt le grand objet de tout gouvernement ? c'eſt le bonheur de la nation. Comment peut-on l'opérer ? en reſpectant & en faiſant reſpecter les loix qui le produiſent ; en établiſſant celles qui peuvent rendre les hommes meilleurs, & les mieux garantir contre l'intrigue des eſprits remuants, & les entrepriſes des voiſins injuſtes. Pour donner à ces principes évidents toute l'étendue dont ils ſont ſuſceptibles, il s'agit de conſulter les caracteres & les vrais intérêts des nations, les ordres qui les compoſent, leurs préjugés, leurs paſſions, leurs facultés, leurs reſſources, leur religion, & ſur-tout leurs mœurs. Toute politique fondée ſur les ruſes, les manœuvres ſourdes, eſt bientôt démêlée : on la mépriſe, elle tombe en diſcrédit, & elle détruit la confiance, qui eſt le plus grand de tous les moyens à ménager. Les grands miniſtres doivent enfin abandonner aux gens dépourvus de talents & de vertus, le ſoin de tra-

vestir la politique en manege obscur, & ne plus accorder le titre de politique à des fourbes adroits qui font ou qui préparent le malheur des états, s'ils ont de l'autorité ou du crédit. Les souverains ne peuvent employer cette funeste politique qu'en oubliant que la base de cette science si simple en elle-même, n'est autre que la plus saine morale & la fermeté nécessaire pour maintenir dans toute son étendue l'autorité légitime.

Voilà l'abrégé des maximes que les princes européens auroient dû suivre depuis que plusieurs d'entre eux sont parvenus à un degré de puissance formidable, à l'abri de toute invasion subite, & ne devant plus employer leurs forces politiques que pour affermir le bonheur des peuples qui vivent sous leurs loix.

Bien éloignés de ces principes, les souverains n'ont jusqu'ici fait aucune paix que pour mieux se préparer à la guerre. A la paix signée à *Aix-la-Chapelle*, en 1748, on avoit la plus belle occasion de fixer les prétentions respectives des quatre principales puissances de l'Europe : on ne l'a pas saisie par l'influence qu'eut alors le ministere anglois, malgré les pertes sanglantes que sa nation avoit souffertes. La paix de Versailles, en 1763, ne fit pas revivre cette occasion

favorable. Les puiſſances du Nord, la maiſon d'Autriche & la Pruſſe étoient occupées des troubles de la Pologne, dont nous parlerons plus bas : la France étoit ſans marine, ſon commerce anéanti, ſes finances épuiſées, hors d'état de refuſer par conſéquent une paix ſi néceſſaire Malgré ſes déſaſtres, Louis XV auroit pu profiter plus avantageuſement des circonſtances où les Anglois étoient réduits. Leurs conquêtes & leurs victoires avoient ébloui le parlement d'Angleterre au point de ne pas faire attention au délabrement des finances de cette iſle & à la ſomme énorme où étoit montée la dette nationale.

Si la France eût écouté alors les projets du miniſtre clairvoyant qui lui donnoit la paix, elle eût cédé ſans retour toute l'Amérique aux Anglois. Ce fardeau eût plutôt amené la révolution des États-unis, ſans que le cabinet de Verſailles eût eu beſoin de les ſoutenir, & ſans déclarer la guerre à l'Angleterre. Cependant ces inſulaires reçurent d'un air conſterné la publication de cette paix : le parti de l'oppoſition jettoit les hauts cris, & ſembloit avoir reçu la loi. Le duc de C..... ſe conſoloit des ſacrifices humiliants qu'il avoit fait faire à Louis XV, en lui faiſant entrevoir dans la diſpoſition du peuple Anglois le germe de la révolu-

tion des colonies, qu'il se promettoit bien de fomenter. Encore cette paix de Versailles, toute honteuse qu'elle fut pour la France, n'auroit-elle pas été conclue, si le fameux *Pitt* n'eut pas abandonné le ministere, dès qu'il s'apperçut que les favoris de George III avoient été séduits par les intrigues du duc de C.....

Nous avons dit que la France ne sut pas se prévaloir des succès qu'elle avoit eus dans la guerre terminée par le traité d'Aix-la-Chapelle; & dans celui de 1763, commencé à Fontainebleau par le marquis de Grimaldi, ambassadeur d'Espagne, le duc de Bedford, plénipotentiaire du Roi d'Angleterre, & le duc de Praslin, ministre de Louis XV, les Anglois n'exigerent pas tout ce que les revers & la foiblesse de la France pouvoient leur laisser espérer. La premiere faute des François fut d'avoir entrepris la guerre de 1756 pour une misérable dispute de commissaires, sur les limites de la Louisiane & de la nouvelle Écosse, pays auxquels la France n'auroit jamais dû songer. La seconde fut de n'avoir pas cédé aux Anglois dans le nouveau monde d'autres possessions qu'elle ne conserve que par un faux systême, & de n'avoir pas exigé les vaisseaux qui lui avoient été enlevés avant la déclaration de guerre, & le renvoi pour

jamais de ces commissaires Anglois dans le port de Dunkerque, salariés par la cour de Versailles; obligation la plus avilissante qu'une puissance comme la France puisse supporter. Il a été répété cent fois que dans un des articles secrets du traité de 1763, la France avoit consenti à ne garder dans ses ports qu'un nombre de vaisseaux de ligne fixé par l'Angleterre. C'est une erreur que nous sommes forcés de démentir. Jamais Louis XV ni son conseil ne se seroient avilis par une aussi basse condescendance. Cette calomnie a pris sa source dans une brochure, dont l'auteur mal instruit, avoit l'imprudence de s'annoncer pour l'organe du gouvernement (1). On a aussi répandu que le duc de C... avoit fait des efforts inouis pour mériter le titre de pacificateur; mais il est certain qu'aucun motif n'a conduit à cette paix que l'épuisement total du royaume, & le généreux projet conçu par cet habile ministre, de faire payer cher aux Anglois les avantages qu'ils avoient cru trouver dans la possession presque entiere de l'Amérique septentrionale. Qui pourra dire que les événements actuels ne justifient pas entiérement les mesures que

---

(1) Le Sr. Caron de Beaumarchais dans ses observations sur le mémoire justificatif de la cour de Londres.

vouloit prendre le duc de C..... ? Quant à l'article prétendu stipulé dans le traité au sujet des vaisseaux qu'il étoit permis à la France de conserver, il se trouve détruit par le fait ; puisque dès 1763, le cabinet de Versailles n'a cessé de s'occuper de l'augmentation de sa marine. Il résulte de ce que nous avons dit ci-dessus, que la paix de 1763 n'a eu d'autre objet que de se préparer à une guerre plus heureuse. La nécessité où étoit alors la France de la conclure, la foiblesse de cette puissance, le mauvais état de ses finances, & les déprédations d'un luxe sans bornes ne lui permirent pas de s'occuper des troubles qui agitoient la Pologne, ni des intrigues ambitieuses des principales cours du continent. On envoya seulement quelques émissaires pour pénétrer les vues de ces cabinets ; on se contenta de permettre aux officiers françois d'aller chercher du service chez les confédérés, mais ce qu'on fit de mieux, fut de déterminer La Porte à déclarer la guerre à la Russie. Cette diversion n'eut cependant pas le succès qu'en attendoit le ministere de Versailles... Les Russes vainqueurs des Ottomans conserverent leur prépondérance en Pologne, & consommerent leur traité secret avec S. M. I. & le Roi de Prusse. On ne peut guere concevoir au premier coup-d'œil

l'espece d'indifférence des autres puissances de l'Europe dans cette occasion ; mais en réfléchissant au système sage qu'avoit adopté la France pour réparer ses disgraces, à la foiblesse de l'empire germanique, théatre malheureux des guerres du Continent, au pacte de famille, qui ne permettoit pas à la cour de Versailles de contrarier les vues de celle de Vienne, à la crainte qu'inspiroit cette triple alliance du Nord, on verra que la politique de la France dans ces circonstances ne pouvoit lui dicter une conduite plus judicieuse : cependant le ministre qui donna la paix à la France auroit pû faire consentir les cabinets de Berlin, de Vienne & de Londres à se liguer avec elle pour soutenir la Pologne contre l'ambition de la Russie, & pour former de cette république royale une barriere à la Russie & aux Turcs. On auroit facilement obtenu des Rois de Suede & de Danemarck les secours dont les Polonois auroient eu besoin, dans le cas où il auroit fallu employer la force. Il n'en auroit coûté que d'augmenter les subsides que paye ordinairement la cour de Versailles à celles de Stockholm & de Copenhague. Et d'un même coup pour consolider d'autant mieux la tranquillité de l'Allemagne & du midi de l'Europe, il falloit régler les prétentions que formoit l'Autriche sur la Ba-

viere à la mort de son électeur, & assurer au roi de Prusse la succession de primogéniture pour les margraviats de Bareuth & d'Anspach, ainsi que pour le Meklenbourg. Si la paix de 1763 avoit reposé sur cette base, on auroit evité la courte guerre de 1778 : les cours intéressées à la liberté de la Pologne auroient pû efficacement empêcher le partage de ce malheureux pays, & si la France avoit ajouté aux arrangements dont on vient de parler, la prudence de laisser les Américains détruire leur métropole sans les aider en aucune sorte, le systême de prétendue balance en auroit eu plus de solidité ; car que l'Angleterre eût vaincu les colonies révoltées, ou que celles-ci eussent totalement secoué le joug, d'un & d'autre côté c'étoit des coups d'épée que les Anglois se donnoient au travers du corps : alors & seulement alors, les cabinets de Versailles & de Madrid auroient pû se livrer avec plus d'attention aux affaires du Nord. Quoique la guerre que le Grand-Seigneur venoit de déclarer à la Russie fut prévue & soufflée par la France, on étoit seulement étonné que les ministres de La Porte ne l'eussent pas faite plutôt, & qu'ils eussent été aussi tranquilles dans un moment où la sûreté des états de leur souverain exigeoit une attention particuliere sur toutes les démarches

de la Russie & de la Pologne. Ne cherchons la source de cette tranquillité de La Porte, que dans les moyens secrets de corruption mis en usage par la Russie. L'argent lui gagna le Grand-Visir & les principaux chefs du Divan, d'ailleurs étourdis par les belles phrases des ministres étrangers qui entroient dans les vues des cours de Pétersbourg & de Varsovie : & sans cela comment n'auroient-ils pas vû que l'étroite liaison formée entre Catherine II & Stanislas Auguste, tourneroit indubitablement à la perte de l'empire Turc ?

Pour se convaincre de cette vérité, il ne faut que se rappeller toutes les intrigues de Catherine II, pour élever sur le trône de Pologne un candidat auquel elle vouloit donner une couronne & par inclination & par politique.

Le comte Stanislas Poniatowsky, connu dans le monde avant sa royauté, sous le titre de grand Pannetier de Lithuanie, a en partage la beauté de la figure, l'air noble, un extérieur imposant. Né avec un esprit vif & pénétrant, il eut encore le bonheur d'être élevé par sa mere, la princesse Czatoriska, sœur du grand chancelier de Lithuanie & du Palatin de Russie. Cette Dame joignoit à la naissance la plus illustre en Pologne, puisqu'elle remonte jusqu'aux Jagellons, l'esprit & les connoissances les

plus étendues. Elle étoit digne d'être l'épouse du comte Poniatowsky, plus célebre pour avoir été la ressource de Charles XII, que par la noblesse de son nom jusqu'alors dans l'obscurité.

Toute l'illustration actuelle des Poniatowsky vient de ce fameux aventurier, qui de l'état de domesticité en Lithuanie, dans la maison de Miziecky, parut à Charles XII, digne de partager son amitié & sa confiance.

Charles XII ayant quitté sa retraite de Turquie, le comte Poniatowsky s'attacha à l'infortuné Stanislas, & partagea son séjour à Deux Ponts. Ce fut dans ces loisirs que Poniatowsky dominé par son caractere intriguant, & ne voyant aucune perspective de fortune, à la suite d'un roi fugitif, vivant précairement chez un petit souverain, conçut le dessein le plus noir pour se raccommoder avec le rival de son nouveau bienfaiteur. Il eut l'adresse d'enlever à Stanislas l'abdication en forme qu'Auguste II lui avoit donnée en 1706, par ordre de Charles XII. Muni de cette piece importante pour ses desseins, il courut la porter à ce même Auguste II, qui, charmé de ce service & de la créature qui le lui rendoit, facilita son mariage avec la princesse Czatoriska : cette Dame lui apporta pour toute dot, un grand nom, beau-

coup d'ambition & le penchant le plus décidé à jouer un rôle dans la Pologne. Le comte Poniatowsky eut huit enfans de son mariage avec cette princesse.

L'aîné est grand chambellan de Pologne, assez connu par son duel avec le célebre comte de Tarlo ; le second fut tué en 1744, au siege d'Ypres, où il servoit en qualité d'aide de camp du feu maréchal de Noailles.

Le troisieme est l'heureux Poniatowsky, que le goût de Catherine II a élevé au rang des rois. Le quatrieme est chanoine de plusieurs cathédrales en Pologne.

Le cinquieme a épousé une princesse Kinsky, & est général au service d'Autriche, &c.

Soit caprice, soit sagacité dans son choix, la mere des jeunes Poniatowsky négligea l'éducation de ses deux aînés, & réserva toute sa tendresse & ses lumieres pour Stanislas : elle voulut le former elle-même. Elle eut lieu d'être contente de la maniere dont le disciple répondit aux soins du maître. Parmi les préceptes dont elle meubla l'esprit de son éleve, elle n'oublia pas de lui inculquer son aversion pour la France. On peut juger jusqu'à quel point le pupille a rempli à cet égard les intentions de son mentor femelle.

Lorsqu'on lui permit de voyager, il eut

la politique de ne faire qu'un séjour de trois mois à Paris, où il se plaisoit, autant pour faire sa cour à sa mere, que pour se captiver le suffrage des Anglois, dont il mendioit déjà la bienveillance.

La cour d'Angleterre ayant nommé, en 1755, le chevalier Hamburg Williams, pour son envoyé à celle de Pétersbourg, le comte Stanislas Poniatowsky sollicita auprès de ce ministre la permission de le suivre en Russie, en qualité de gentilhomme d'ambassade. Cette démarche devoit paroître étonnante de la part d'un homme nourri de l'ambition de sa mere; mais cette passion fait revêtir toutes les formes capables de la faire parvenir à son but. Il faut avouer que son objet en allant en Russie n'étoit pas sûrement de se proposer pour successeur au trône de son pays. Il est plus que vraisemblable qu'il agissoit pour son oncle maternel le Palatin de Russie, ou peut être pour le prince Adam de Russie, fils du Palatin. En effet, le prince Czatorisky avoit des vues secretes que la vacance du trône lui auroit fourni le prétexte de développer.

Depuis que la Russie eut acquis au commencement de ce siecle une espece de considération politique dans les autres cours de l'Europe, personne n'ignore l'influence qu'elle se proposa de prendre en Pologne. Ainsi les

Czatorisky, ayant formé leur projet, il étoit naturel qu'ils eussent à Pétersbourg une créature qui pût y pratiquer sourdement un parti en faveur de la cause dont ils espéroient leur élévation.

Personne ne leur parut plus propre à ce dessein que le comte Stanislas. Il réunissoit tous les avantages qui pouvoient assurer le succès d'une intrigue; l'esprit orné, les agrémens de la figure, la jeunesse, la prodigalité, & sur-tout une envie décidée de réussir. Aussi n'eut-il pas beaucoup de peine à plaire, dès son arrivée en Russie, auprès de ce qu'on appelloit la jeune cour, composée alors du grand-duc, mort d'un mal de gorge violent sous le nom de Pierre III, & de la grande-duchesse, qu'une révolution non moins violente a placée sur le trône sous le nom de Catherine II. Poniatowsky parloit anglois & allemand avec le grand-duc, lui disoit beaucoup de mal de la France & des François, louoit excessivement le roi de Prusse, buvoit & fumoit avec Pierre; moyens infaillibles de s'immiscer très-avant dans les bonnes graces de ce prince.

Il agissoit différemment auprès de la grande-duchesse. Il n'employa que les voies qui lui avoient déjà réussi pendant son séjour à Paris auprès de quelques dames titrées: & peut-être ne dût-il qu'au dégoût, à l'aver-

ſion de Catherine pour ſon époux, les bonnes fortunes que le caprice ou la légéreté lui avoient procurés en France.

Au milieu de tous les progrès du comte Poniatowsky à la cour de Ruſſie, ſurvint un événement qui auroit ſans doute fait échouer un pilote moins habile que lui.

La France fit ſon traité avec Eliſabeth : traité qui n'avoit pour objet que de s'oppoſer aux Anglois & aux Pruſſiens, & de faire rentrer la maiſon d'Autriche en poſſeſſion de la Siléſie. Cet incident changeoit abſolument l'ancien ſyſtême Ruſſe.

Poniatowsky ne perdit point la tête dans cette bouraſque imprévue. Il quitte le chevalier Hamburg Williams, ſe rend à Varſovie, perſuade à la diete de ſa nation & à la cour d'entretenir un miniſtre accrédité auprès d'Eliſabeth, & a l'adreſſe de ſe faire nommer lui-même en cette qualité.

Le comte de Broglio, ambaſſadeur de France en Pologne, auſſi clairvoyant qu'ardent & zélé, employa vainement & ſes lumieres & ſes amis pour s'oppoſer à cette nomination, & le feu comte de Brulh, miniſtre qui ne ſavoit repréſenter que par ſa garderobe, eut l'aveuglement de déférer un des premiers aux ſollicitations de Poniatowsky, uniquement peut-être parce que le comte de Broglio lui étoit contraire.

Le comte Poniatowsky retourne en Russie avec le titre de ministre du roi & de la république de Pologne. Il s'attacha plus fortement qu'auparavant à se faire des créatures dans cette cour : & malgré la véhémence des phrases qu'il lâcha contre le roi de Prusse dans ses discours de premiere audience, il n'en étoit pas moins dans les intérêts de ce prince, de concert avec la petite cour. C'est à cette époque que ses liaisons avec la grande-duchesse, aujourd'hui Czarine, devinrent très-intimes.

Cependant l'arrivée du Marquis de l'Hopital à Pétersbourg fit perdre au parti Anglois & Prussien l'influence qu'il avoit acquise en Russie. Ce seigneur françois avoit sçu gagner l'amitié & la confiance de l'auguste Elisabeth & la vénération de tous les Russes. Il vivoit froidement avec Poniatowsky, parce qu'il n'ignoroit aucune de ses sourdes manœuvres. Il le trouvoit par-tout sur son chemin. Le dessein de ce nouvel ambassadeur de France étoit bien de perdre le Polonois dans l'esprit d'Elisabeth, & de le faire renvoyer ; mais il falloit pour cela plus que des indices ou des soupçons.

Quoiqu'on ne doutât point qu'il ne fut entré pour quelque chose dans le complot qui fit arrêter le comte Bestucheff, grand-chancelier de Russie & ses adhérens, on

n'avoit pas de preuves encore assez claires pour déterminer Elisabeth à demander son rappel à la Cour de Varsovie. La volupté qui n'est pas toujours prévoyante fournit elle-même un motif légitime pour faire renvoyer le comte Poniatowsky.

La jeune cour étoit en usage de se rendre à Oranienbaum dans le mois de Mai. C'est un château bâti sur le golfe de Cronstadt & en face de la ville de ce nom, dont il n'est éloigné que d'un trajet de mer de trois quarts-d'heure. Il avoit appartenu au fameux Prince Menzicoff. Lors de sa disgrace en 1727, on le dépouilla de tous ses biens; Oranienbaum tomba au fisc impérial, & Elisabeth en gratifia son neveu Pierre III. C'est là que ce Prince avoit des casernes pour y loger deux ou trois cens fantassins ou dragons du Holstein, & qu'il les exerçoit.

Poniatowsky n'osoit pas se montrer ouvertement à Oranienbaum; car, quoique Pierre III ne fut pas jaloux, il savoit trop à quoi s'en tenir . . . .

Poniatowsky déguisé se promenoit dans les allées où il savoit que la Grande-Duchesse avoit coutume de se rendre. Quelqu'un l'ayant reconnu courut le dire au Grand-Duc. Ce Prince dans l'intention de s'amuser, ordonna à un de ses officiers Russes d'aller joindre dans les allées du bois, un homme

dont il lui donna le ſignalement & de le lui amener de gré ou de force ; en cas de réſiſtance de lui jetter un mouchoir au col & de le conduire au château. Le Ruſſe part & rencontre la perſonne qu'on lui avoit déſignée ; il lui demande qui elle eſt ? Poniatowsky répond qu'il eſt tailleur allemand, qu'il vient pour prendre meſure à un officier des troupes de Holeſtein : » J'ai ordre de vous mener chez le Grand-Duc, lui dit le Ruſſe «. Je n'en ai pas le tems, répondit le Polonois : oh vous le prendrez, ajouta hardiment le Ruſſe, en lui jettant au col le fatal mouchoir. Poniatowsky eſt conduit devant le Grand-Duc comme un malfaiteur. Pierre feint la plus grande ſurpriſe, lui fait des excuſes, & réprimande l'officier ſur ſa brutale mépriſe.

Cette aventure fit tout le bruit que l'on pouvoit s'imaginer. Les ambaſſadeurs de France & d'Autriche profiterent de l'occaſion pour engager l'Impératrice à ſolliciter le rappel d'un Miniſtre qui troubloit l'union des deux auguſtes époux. En effet, il ne tarda pas à recevoir des ordres pour retourner à Varſovie.

Quatre ans après, l'infortuné Pierre III ayant perdu le trône & la vie, le comte Poniatowsky envoya un émiſſaire en Ruſſie pour ſavoir s'il ne pourroit pas s'y préſenter ;

mais malgré toute la bonne volonté que l'on avoit pour lui, malgré le tendre souvenir de tant de momens passés dans les bras de l'amour, Catherine lui fit dire de ne point se montrer, pour ne pas effaroucher les esprits, dont elle n'étoit pas encore assez sûre; qu'au reste on se réservoit de lui prouver, dès que l'occasion s'en présenteroit, l'étendue de l'affection que l'on conservoit pour lui.

Cette occasion se présenta à la mort d'Auguste III. en 1763. Lorsque Catherine en eût reçu la nouvelle, elle fit assembler son Conseil. Bestucheff opina pour laisser à la Pologne la liberté du choix de son Souverain, ajoutant que si la Russie vouloit prendre un parti, elle devoit ne se déclarer en faveur d'aucun Polonois assez puissant pour se soutenir sans l'appui de l'état qui le porteroit; qu'il étoit inutile de faire passer chez l'étranger l'argent de l'entretien des troupes, &c. Tous les autres Ministres se firent un devoir de se ranger à cet avis. Catherine peu satisfaite de cette premiere tentavive, en hasarda une seconde qui ne lui reussit pas mieux. Enfin rebutée de l'opposition qu'elle rencontroit dans son Conseil, elle ne consulta que son cœur, & résolut de placer Poniatowsky sur le trône. Elle envoya en conséquence à Varsovie 3000 hommes à la diete de convocation, le 9 Mai 1764.

Cette premiere diete, dominée par la présence des troupes russes, annonça aux Polonois ce qu'ils avoient à craindre pour l'avenir. La diete d'élection fut aussi violentée que l'avoit été celle de convocation ; Stanislas Auguste ne fut reconnu de sa nation que par la terreur qu'inspiroient les troupes de la Czarine.

Pour prouver par un seul trait la nullité de l'élection de Stanislas Auguste, il est à propos de dire que par une loi sacrée, établie depuis deux cents ans par Sigismond Auguste, l'élection d'un Roi de Pologne n'est pas censée légitime lorsqu'il se trouve des troupes étrangeres sur les terres de la république. Les ambassadeurs mêmes sont obligés de s'absenter de Varsovie pendant la diete d'élection, sans quoi le grand-Maréchal ne répond pas de leurs personnes. Cette loi a été violée, comme tant d'autres, puisque depuis la diete de convocation jusqu'au moment où nous écrivons, les troupes russes ne sont pas sorties de la Pologne. L'affaire des Dissidens qui a enfin desillé les yeux aux véritables patriotes Polonois, ne fut également qu'un prétexte concerté entre la Czarine & Poniatowsky, afin de mettre plus facilement de nouvelles entraves aux Polonois.

Le nom de Dissidens en Pologne est don-

né à ceux qui professent une religion différente de la Religion Catholique Romaine. Sous le nom de Diffidens on comprend les Luthériens, les Calvinistes, les Anabaptistes & les Schismatiques. La Czarine prétend qu'en conséquence de la protection qu'elle accorde aux Diffidens, ils doivent jouir de tous les avantages des autres Polonois : tous ces avantages se réduisent à posséder des starosties & quelques dignités dont jouissent les Polonois catholiques : mais pour les posséder, il faut être gentilhomme : & il n'y en a point parmi les Anabaptistes ni chez les Schismatiques Grecs : le nombre de ceux qui le sont parmi les Calvinistes & les Luthériens ne se monte pas à 60. Pourquoi a-t-on rempli l'Europe d'écrits & de clameurs en faveur d'une centaine d'individus ? Pourquoi ? pour satisfaire aux vues ambitieuses de Catherine. On nous objectera peut être le traité d'Oliva, qui donne aux Diffidens les mêmes prérogatives qu'aux Catholiques, mais d'où vient la clause de ce traité n'a t'elle jamais eu de force ? Pourquoi recourir à une seule Puissance étrangere pour porter des plaintes ? quel est le motif secret qui a forcé les gentilhommes Diffidens à ne pas appeller à la garantie de ce traité les Puissances catholiques qui l'avoient signé ? Ces 80 ou 100 Polonois auroient mieux fait de porter leurs griefs aux pieds

de Charles XII, lorſque ce Prince diſpoſoit de la Couronne de Pologne, comme des charges de ſa maiſon. Les circonſtances n'étoient plus les mêmes ; & la Ruſſie nous faiſoit trembler ; voilà toute la réponſe que les Diſſidens pourroient nous faire. De quelque fineſſe que la Czarine & le Roi, ſon protégé, ſe ſoient ſervis, leur artifice fut trop groſſier pour faire illuſion à la politique actuelle, & à ceux qui dans le tems n'avoient pas intérêt de tenir les yeux fermés ſur les projets de la Ruſſie.

Ces projets ne pouvoient avoir un plein effet qu'en faiſant paſſer en Pologne un grand nombre de troupes, & le ſoulevement prévu des Diſſidens en fourniſſoit le prétexte. N'a-t-on pas vu que les aſſemblées des miniſtres étrangers & de la république ſe tenoient chez le Prince Repnin ? C'étoit donc l'ambaſſadeur d'une Souveraine deſpote qui dictoit des loix à un peuple libre de tems immémorial ! Qu'euſſent dit les Romains, même dans leur décadence, ſi les envoyés d'un Roi des Huns ſe fuſſent préſentés au ſénat pour y preſcrire les volontés de leur maître ?

En élevant ſon favori ſur le trône, l'Impératrice de Ruſſie n'avoit en vue que de ſe faire un rempart de ce royaume, contre La Porte ou la Pruſſe. Elle ſavoit bien qu'un

gentilhomme à 40,000 liv. de rentes ne pouvoit se soutenir malgré les 3 millions affectés à la couronne. Il lui importoit donc de le rendre plus puissant, plus absolu que ses prédécesseurs. Parvenue à ce but, elle auroit pû disposer des forces de la République comme des siennes.

Pour mieux y réussir, la Czarine de concert avec Stanislas Auguste, souleva les Dissidens, corrompit & acheta les lâches complices des malheurs de leur patrie : les dietes ne furent plus que des confédérations. Le chef qu'on donna à ces assemblées fut un Prince qui par son ignorance, son ivrognerie & sa brutalité deshonoroit un nom jadis illustre. Il devint un instrument purement passif entre le mains du Roi Poniatowsky & de Repnin. Ce n'étoit plus un Maréchal de confédération, dont le pouvoir égal à celui des dictateurs de l'ancienne Rome, disposoit de la vie & de la liberté, à qui le Roi lui-même étoit forcé de déférer en tout ; qui pouvoit faire chanceler son Souverain sur le trône & même l'en faire descendre : c'étoit un homme vendu aux volontés de la Russie, dépouillé de ses biens, qu'il cherchoit à recouvrer à force de complaisances. Ce Maréchal a l'impéritie de souffrir l'enlevement de trois Sénateurs citoyens, au milieu de la diete, sous les

yeux du Roi. Cette violence exercée par un colonel Ruſſe dans Varſovie même, devient un faiſceau de lumieres qui enflamme les cœurs Polonois. Le premier Miniſtre de la République ſe demet de toutes ſes charges, pour que la poſtérité ne puiſſe l'accuſer d'avoir trempé dans ces atroces complots. Cette démarche généreuſe & patriotique eſt le ſignal des confédérations.

La Porte ſortant comme d'un long ſommeil déclara la guerre à la Ruſſie, mais il étoit trop tard. Il falloit que la France fut bien mal ſervie à Conſtantinople pour avoir laiſſé durer l'aveuglement du Divan autant de temps qu'il en falloit aux Ruſſes pour ſe préparer à la guerre, & mettre à profit les leçons que Fréderic leur avoit données avant la paix de 1763. En effet, on ne peut déſavouer l'influence de la cour de Verſailles ſur celle de La Porte ottomane. Pourquoi n'en fit-elle pas plutôt uſage? on l'ignore, mais il paroît certain que ſi le Turc eût déclaré la guerre trois ans plutôt, la Pologne étoit ſauvée.

Que les cabinets du midi de l'Europe ſe rappellent combien les princes Germains ont fait d'efforts pour empêcher autrefois le Czar Pierre I de former un établiſſement en Allemagne. Ils prévoyoient avec raiſon que cette puiſſance voudroit ſe mêler un peu

plutôt, un peu plus tard des affaires de l'empire, où ses forces accrues n'auroient pas manqué de lui procurer une influence dangereuse au repos de l'Europe. Ils sentirent dès-lors la nécessité de laisser les Russes porter ailleurs que dans le nord de l'Allemagne les vues ambitieuses que pourroient avoir un jour leurs souverains.

Cependant par la réunion de plusieurs circonstances qui n'avoient pas été prévues par les maisons de Bourbon & d'Autriche, les Russes ont eu part directement ou indirectement aux guerres qui ont affligé l'Europe depuis 1733 jusqu'à nos jours. Le Rhin les vit avec surprise sur ses bords en 1735. La premiere colonne de leur armée étoit déjà sous les murs de Nuremberg lorsque l'on signa les préliminaires à Aix-la-Chapelle en 1748. Les événemens des deux dernieres guerres sont trop récens pour que nous croyons devoir les rappeller ici. Que nos lecteurs considérent seulement la prodigieuse influence que la Russie vient d'acquérir par cette fausse intrigue connue sous le nom de neutralité armée : neutralité qui pourroit être funeste au cabinet inventeur de cette négociation bizarre. Comment les auteurs de ce fantastique projet n'ont-ils pas senti que l'existence de cette prétendue neutralité n'auroit de durée qu'autant que les succès des Américains

Américains & de leurs alliés, ou ceux de l'Angleterre elle-même, n'acquerroient pas un poids assez considérable pour faire pencher la balance, & allarmer les puissances prétendues neutres? Il en est de cette neutralité comme de celle que garda si longtemps la Hollande lorsque les Anglois avoient des guerres avec quelque autre puissance du continent. Ces républicains étoient plus dangereux neutres, qu'ennemis déclarés : car tandis qu'ils conservoient extérieurement toutes les apparences de la neutralité, leur or passoit en Angleterre, pour faciliter les entreprises de ces anciens amis. Revenons à la Russie.

Oserions-nous demander aux ministres des souverains de l'Europe pourquoi les Russes, depuis leur impératrice Anne, sont toujours entrés dans les démêlés intérieurs de notre continent : eux qu'on en avoit voulu écarter dès le regne de Pierre? Les intérêts des princes n'ont pas varié sur ce point; pourquoi leur politique est-elle différente? le développement de notre principe incontestable qu'on devroit circonscrire la Russie dans ses anciennes limites, exige que nous mettions sous les yeux de nos lecteurs la situation actuelle de cette puissance & le caractere des hommes qui la gouvernent : ce détail conduira aux moyens de poser les

bornes naturelles de l'empire Ruſſe, bien moins redoutable qu'il n'a été repréſenté dans les éloges ſalariés dont Voltaire, tant qu'il a vécu, n'a ceſſé d'accabler la célebre Catherine II.

Si la grandeur d'un empire conſtituoit toujours ſa force politique, celui de Ruſſie ſeroit ſans contredit le premier de l'Europe; mais comme il s'en faut infiniment que ſa population, ſa fertilité, ſon commerce ſoient en proportion avec ſa vaſte étendue, nous avançons ſans crainte qu'il faut encore une grande ſucceſſion de ſiecles avant que les ſouverains de toutes les Ruſſies approchent du niveau des puiſſances que l'on range dans le premier ordre.

Tout ce qu'on a dit ou écrit ſur cet empire reſſemble un peu aux contes des fées, ſans excepter l'ouvrage de l'abbé Chappe, qui a fait un nivellement de ce pays en courant la poſte de Paris à Tobolsk. Un voyageur attentif eſt fort étonné lorſqu'il arrive en Ruſſie, de ne reconnoître aucun des tableaux qui ont attiré ſa curioſité. Pétersbourg eſt la ſeule ville qui ait quelques monuments capables d'en impoſer ſur la grandeur de l'empire. N'allez cependant pas croire qu'elle puiſſe ſoutenir la comparaiſon des villes de Londres, de Paris, ni même de Berlin. L'opulence n'eſt que chez les grands;

le bourgeois y eſt peu aiſé ; le peuple eſt ſerf, & le commerçant en général peu riche. Cette opulence précaire dont jouit Pétersbourg ne ſe ſoutient qu'aux dépens des provinces, où les ſeigneurs écraſent leurs eſclaves pour ſubvenir aux dépens du luxe qui entoure le trône de la Czarine.

Cette princeſſe a la réputation d'avoir de la grandeur & de l'élévation dans l'ame, des vues ſages pour une adminiſtration intérieure. Sa tournure d'eſprit eſt agréable & mêlée d'un penchant ſecret à la plaiſanterie : le ton de perſiflage qui regne à la cour a introduit la mode de traiter les affaires les plus importantes avec légéreté. Quiconque n'a pas en partage le talent de railler finement ne plait guere à cette ſouveraine.

L'impératrice ſe mêle peu de politique, ſes miniſtres font tout, & ſont plus puiſſants que jamais, depuis qu'ils ne ſont plus choiſis parmi les favoris..... Catherine II eſt naturellement bonne, & diſgracie très difficilement ceux qui ont eu ſa confiance. On prétend que c'eſt timidité en elle, qu'elle craint d'éprouver le ſort de Pierre III, ſon époux, ce qui ne nous paroît pas fondé. La Czarine n'aime pas la France : on lui a donné les plus fauſſes idées ſur cette puiſſance, » qu'elle regarde comme ſur ſon déclin, & prête à rentrer dans la claſſe des puiſſances du

» fecond ordre «. On pourroit aifément conclure de-là que cette princeffe n'eft pas fort inftruite des reffources phyfiques & politiques de la France. Elle eft vaine au point de fe compter comme le premier potentat de l'Europe. Après la Ruffie, elle met modeftement la maifon d'Autriche, l'Angleterre & la Pruffe. On peut foupçonner que cette vanité s'eft accrue au traité de Tefchen, où fon plénipotentiaire a obtenu l'égalité de fignature avec celui de la cour de Verfailles. On la verra fans doute fe prévaloir de ce titre pour faire obtenir à fes miniftres dans les cours étrangeres le pas fur ceux des autres puiffances.

Le comte de Panin, qui a conduit longtemps le timon politique de Saint-Pétersbourg, avoit pour feul mérite une grande habitude des affaires : fon indolence laiffoit tout languir dans fon département. L'afcendant qu'il avoit pris fur l'impératrice tenoit plus à la crainte qu'à l'amitié qu'elle lui portoit. Sa difgrace a eu pour motif fes liaifons avec le grand-Duc. Ce miniftre accueilloit les faifeurs de projets; mais il n'avoit pas l'ame affez élevée ni affez ferme pour mettre à exécution les plans qu'ils lui fourniffoient. Sa crédulité étoit extrême ainfi que fa timidité; ce caractere étoit peu propre à gouverner un empire qui ne peut fe mouvoir

que par de grandes ſecouſſes : ce fut lui qui imagina la neutralité armée, ſans aucun plan, pour en tirer parti ou pour la diſſoudre quand il en ſeroit temps. Il voulut donner une extenſion au commerce de Ruſſie, avec des connoiſſances très-ſuperficielles des reſſources de cet empire.

Le parti anglois reprit faveur à Péters-bourg, & renverſa en peu de temps les projets du comte de Panin. Le prince Orlow eut alors pluſieurs conférences ſecretes avec l'impératrice; il y plaida vivement la cauſe de l'Angleterre, & s'efforça de démontrer les avantages que la Ruſſie retireroit de ſon commerce avec la Grande-Bretagne. Potemkin, d'intelligence avec le prince Orlow, tint le même langage à ſa ſouveraine, & l'or que prodigua le chevalier Harris, fit le reſte. On conſeilla au comte de Panin d'aller dans ſes terres pour y rétablir ſa ſanté. On lui laiſſa ſes penſions & l'eſpoir de rentrer dans le conſeil. La retraite de ce miniſtre n'a été blâmée que par le grand-Duc & ceux de ſon parti.

Le prince Potemkin, après avoir été le favori de ſa ſouveraine, en étoit devenu le miniſtre. On récompenſa ſes ſervices avec le département de la guerre. C'eſt un génie vif, ambitieux, beaucoup d'eſprit ſur-tout, mais non celui des affaires. Il s'exprime avec

facilité, a le travail aifé, & feroit capable de grandes chofes, s'il vouloit s'appliquer Mais la table, le jeu, les femmes abforbent tout fon temps. Deux fois il a été près de fa chûte, deux fois il a bravé la cabale & furmonté l'intrigue. Sa fermeté a forcé Catherine II à lui rendre fa confiance. Pour montrer combien il eft adroit dans les moyens qu'il emploie pour conferver fa faveur, nous ne citerons que celui-ci. L'impératrice lui reprochant fa vie diffipée, fes veilles, fon inapplication, il répondit fur le champ : » Quand votre Majefté dort, Potemkin » veille à votre fûreté, à votre conferva- » tion; craignez, ajouta-t-il, ceux qui vous » font de femblables rapports «.

On affure que l'impératrice, enchantée de cette réponfe, embraffa Potemkin, & lui promit de ne jamais écouter ce que fes ennemis pourroient dire contre lui à l'avenir. Depuis ce moment il n'a ceffé de jouir de la plus haute faveur. Au refte, peu aimé des grands & de l'héritier préfomptif; le militaire feul a quelque attachement pour ce miniftre qui lui accorde tout. On le croit très-jaloux des droits de fa place. Aucun miniftre n'ofe s'immifcer dans les affaires de fon département. Il exige qu'on s'adreffe à lui feul pour avoir des graces : toute recommandation de fes collegues ne réuffi-

roit pas. Potemkin n'aimant ni la France ni le roi de Prusse, s'est livré entiérement à l'Angleterre, qui fournit aux excessives dépenses de ce favori; car on dit hautement à Pétersbourg que son revenu ne suffiroit pas pour entretenir le fastueux étalage dont il est environné.

Le comte d'Osterman, créature de Potemkin, est fils de cet infortuné & célebre comte d'Osterman, qui essuya tous les revers qu'on peut éprouver dans les cours. Le nouveau vice-chancelier est en tout subordonné à son protecteur. Entendant très-peu la partie politique, & n'ayant que de fausses vues d'agrandissement du côté de l'Asie & de la Turquie; élevé comme ses collegues dans la haine contre la France, il pense qu'il faut laisser cette monarchie s'épuiser dans la guerre contre les Anglois, afin de la mettre dans l'impuissance de se mêler désormais des affaires du Nord. Il assure que dans deux ans au plus, la cour de Versailles sera hors d'état de continuer la guerre par mer, & encore plus d'en faire une sur le continent. Ce trait seul prouve l'absurdité, l'ignorance & la fausseté des principes de ces hommes d'état, qui ne voyant rien au dessus du trône de Moscovie, s'imaginent être les plus grands ministres auprès de la plus formidable puissance de la terre. Ce

grand chancelier a cru détruire le commerce de la France & de la Hollande en encourageant la cour de Vienne à poursuivre l'ouverture de l'Escaut, à condition que cette derniere faciliteroit l'établissement de la mer Noire que la Russie a tant à cœur de fonder, c'est le chevalier Harris qui lui a donné des leçons si instructives sur la situation de la France, & qui lui a indiqué les moyens qu'auroient à mettre en usage la cour de Vienne & celle de Pétersbourg pour réussir dans ce chimérique projet. On avoit entamé avec S. M. I. des négociations qui étoient déjà fort avancées, mais l'Angleterre n'a pas trouvé son compte à les suivre.

Pour compléter le tableau que nous avons tracé des divers personnages qui partagent le poids du gouvernement Russe, jettons un rapide coup-d'œil sur les finances, le commerce & les revenus de cette puissance.

Le chevalier Harris, cet oracle du parti anti-françois à Pétersbourg, ce ministre du roi d'Angleterre avoue lui-même que l'argent que le seul Turc a donné à la Russie pour conclure le traité de Fozziani, a fourni jusqu'en 1778 ce qui manquoit au trésor impérial pour que le revenu fût à peu près égal à la dépense. Depuis & avant cette époque, il s'en faut de deux millions cinq cent mille roubles que la dépense ait été en proportion

avec la recette. L'insurrection de l'Amérique & la guerre qui en a résulté entre la France & l'Angleterre, a fait doubler les droits que perçoit la Russie sur l'exportation & l'importation des matieres commerçables. C'est donc environ un million & demi de roubles qu'elle a retiré pendant quatre ou cinq ans. Mais cela ne balance pas, à beaucoup près, les frais des armements énormes qu'elle n'a cessé de faire depuis les troubles de Pologne. Les provinces de ce royaume échues à la Russie dans l'odieux partage de cette république, ont coûté jusqu'à présent bien au-delà de ce qu'elles pourront même rapporter au fisc dans un long espace de temps.

Le gouvernement de Moscow prend aussi une grande partie de l'argent que la cour de Pétersbourg ne cesse d'envoyer pour tenir les esprits dans un état d'assoupissement étranger au caractere de ces peuples. On peut en dire autant des provinces éloignées du centre de l'empire. De-là les emprunts dans l'étranger & les autres expédients que, depuis long-temps, les souverains ont mis en usage pour se procurer des fonds. Ceux de la Russie n'offrant pas de bien grandes ressources, elle est forcée de revenir plus souvent à ces sortes d'expédients qui doivent un peu plutôt, un peu plus tard lui faire éprouver l'indigence. Aussi regarde-t-on aujourd'hui la

guerre avec La Porte, comme une ſpéculation de finance avantageuſe ; & tout ce que l'on médite contre les Ottomans n'a pour objet que de leur arracher de nouvelles contributions par leſquelles on leur fera acheter la paix.

Les revenus les plus clairs de l'impératrice de toutes les Ruſſies, ſont les douanes, les péages & les poſtes. Les eſclaves ou hommes appartenant à la couronne doivent, en outre, chacun environ deux roubles & demi ; mais cet impôt eſt très-peu de choſe, vu le peu de proportion qu'il y a dans cet état entre la population & l'étendue des terreins. D'ailleurs, les grands boyards ou ſeigneurs de fiefs ont auſſi en propre les hommes qui ſe trouvent ſur leurs terres, & ceux-là ne paient rien au ſouverain. Il eſt facile de comprendre que le nombre de ces ſerfs attachés à la glebe eſt bien plus conſidérable que celui des ſerfs relevant des domaines de la couronne. La Ruſſie, imitant en cela la plupart des gouvernements Européens, ſurcharge les négocians d'un nombre infini de formes auxquelles il faut qu'ils aſerviſſent leurs ſpéculations : de cette gêne découle la crainte qu'ont les commerçans de riſquer de fortes exportations, ou de recevoir des importations un peu conſidérables.

Il réſulte de cet expoſé véridique une

incertitude conſtante ſur les revenus de l'empire de Ruſſie. 1°. L'impoſition des provinces eſt ſujette à des non-valeurs qu'on ne peut ni empêcher ni prévoir, & qui ont pour cauſe les climats dans leſquels ſont ſituées tant de vaſtes poſſeſſions. 2°. L'impoſſibilité de ſe faire obéir à des diſtances ſi éloignées, & la conſtitution phyſique de chaque province particuliere, rendent les détails d'adminiſtration très-difficiles à ſuivre, & l'effet des diſpoſitions ſuprêmes très-incertain : les loix qui ſont bonnes pour la province d'Aſtracan, ne conviennent point dans la Livonie, &c.

Cette cour n'a donc pu former un ſyſtême de finance ſuivi & permanent, encore moins fixer préciſément le montant de ſes revenus. Nous oſons même avancer que le ſpéculateur politique le plus exercé, n'en pourra retirer de long-temps un réſultat ſatisfaiſant, capable d'éclairer ſur ce point & l'Europe & les Ruſſes eux-mêmes.

Le militaire, en Ruſſie, eſt actuellement non pas auſſi méconnu, mais plus négligé que les finances. Les derniers ſuccès de cette nation avec les Turcs ont tellement enflé d'orgueil les Ruſſes, qu'ils ſe croyent invincibles. Le ſoldat Ruſſe eſt audacieux, infatigable, dur ; il affronte le danger & la mort avec intrépidité. La religion, des mœurs

totalement différentes de celles des autres contrées de l'Europe, y rendent la désertion beaucoup plus rare que parmi nos troupes stipendiaires. Mais il ne s'y trouve pas de bons officiers; il est assez ordinaire de voir ceux-ci quitter leurs rangs, & s'éloigner à cinq cents pas lorsqu'il faut combattre. Ils n'ont même aucun principe de tactique; on fait faire quelques exercices aux troupes russes, mais point de grandes manœuvres. Le prince Potemkin, qui est à la tête du département de la guerre, connoît & avoue le foible des armées russes, aussi ne s'occupe-t-il que de faire la guerre aux Asiatiques; il sent mieux que personne la supériorité que les troupes européennes auroient sur les Russes. Cette considération retiendra la Russie, & l'empêchera de songer à la guerre d'Allemagne. Le prince Potemkin n'a favorisé l'intimité actuelle des cours de Vienne & de Petersbourg, qu'on pourroit dire son ouvrage, que pour éluder le secours que le roi de Prusse seroit en droit de demander en cas d'événement. D'ailleurs ce ministre favori ne pardonne pas au monarque Prussien les intrigues de ce dernier à la cour de Russie pour le faire disgracier, & c'est à cette haine sourde que l'on doit attribuer l'attachement qu'il a témoigné pour les cabinets de Vienne & de Londres.

Ofons déclarer à l'immortelle Catherine II, que fi les circonftances l'engageoient dans une guerre d'Allemagne, elle pourroit payer cher la négligence avec laquelle on a conduit fon militaire depuis fa paix avec le Sultan. Cette dégradation l'obligeroit de prendre à fa folde des officiers étrangers pour forcer les troupes à marcher au combat. On doute avec raifon, que des troupes commandées par des hommes fans intérêt pour la caufe qu'ils foutiennent, fuffent en état de faire face à un ennemi un peu habile. Elle reconnoîtroit alors que le Ruffe eft entre les mains de fes généraux un être paffif, qui, par préjugé ou patriotifme, fait fe faire tuer, mais qu'il n'eft pas capable d'exécuter ces manœuvres favantes qui fixent aujourd'hui la victoire, & font les deftins d'un empire.

Les Ruffes font auffi peu avancés dans la tactique navale que dans celle de terre. La marine de cet empire créé par Pierre I, s'eft anéantie avec le regne de ce grand homme. Catherine II s'eft efforcée de lui donner une nouvelle exiftence. Elle y employa tous fes foins après qu'elle fut affermie fur le trône de fon époux. Malgré toutes fes tentatives & fes efforts, elle n'a pas encore réuffi.

Le prince Orlow nous a affuré que lorfque fon frere fut nommé amiral de la flotte

qui devoit aller dans l'Archipel, il n'avoit jamais vu un vaiſſeau de guerre. Mais ajouta-t-il, notre ſouveraine a le don de créer des généraux & des amiraux, comme Dieu par ſa toute-puiſſance créa le ciel & la terre...

Ce qui s'oppoſe à la formation d'une marine militaire en Ruſſie, c'eſt que les bois de conſtruction propres à ces grandes maſſes qu'on nomme vaiſſeaux de ligne y ſont fort rares. On a eſſayé, il n'y a pas long-temps, de conſtruire de grands vaiſſeaux en bois de ſapin. Nous ignorons le ſuccès de cette entrepriſe : nous dirons ſeulement d'après le le même prince Orlow, qu'il a fait conſtruire pour ſon compte quelques vaiſſeaux de 3 à 400 tonneaux, de ce même bois de ſapin, mais il doute que cette découverte ſoit utile à la marine royale. Ce prince très-zélé pour augmenter la gloire de la Czarine a tenté de lui procurer une marine reſpectable, mais en vain. » L'état, dit-il, eſt trop obéré pour » acheter de la Suede & du Danemarck les » bois qui nous manquent... On ne peut, » ajouta-t-il, puiſer dans les fonds d'un dé» partement pour les verſer dans un autre, » ſans s'expoſer à de plus grands maux que » celui de manquer d'une marine militaire » dont on peut ſe paſſer «.

En effet nous ne penſons pas que la Ruſſie conçoive de ſi-tôt le deſir de faire face aux

marines d'Angleterre, de France ou d'Efpagne. Son peu de commerce & la mauvaife foi de ceux qui le font en Ruffie, feront des difficultés difficiles à furmonter. Tant que les grands propriétaires, feuls poffeffeurs des matieres premieres qui font l'objet du commerce de ces pays éloignés, préféreront de paffer des contracts avec les marchands Anglois à qui ils livrent leurs productions, & qu'ils ne feront pas des entreprifes particulieres, combinées avec les intérêts de l'État, la Ruffie ne peut prétendre à une grande extenfion de commerce. Tout fe borne donc pour cette puiffance à avoir 25 à 30 vaiffeaux de ligne, & quelques frégates capables de protéger fon commerce fur la Baltique, & celui qu'elle veut entreprendre dans la mer Noire. Il ne faut pas inférer de ce que la Ruffie a augmenté fon commerce depuis la guerre de la France avec les Anglois, que cette augmentation ira en croiffant. Ces avantages font précaires, & ne tiennent qu'à la durée de la guerre préfente. Il ne reftera alors à la Ruffie que d'aller mettre de nouveau le Turc à contribution, en attendant que la prophétie paradoxale de J. J. Rouffeau s'accompliffe (1).

(1) Cet auteur a predit que l'Europe feroit fubjuguée par les Ruffes plutôt qu'on ne le croyoit.

Le cabinet de Pétersbourg n'a pas eu de systême stable de politique depuis l'avénement de Catherine II au trône de Russie. Ses ministres se sont conduits du jour au jour comme dans le plus grand nombre des autres cabinets de l'Europe. On commence à convenir tout haut que la guerre contre les confédérés de Pologne & le partage qui s'en est suivi, sont deux fautes énormes qu'on reconnoît pour telles aujourd'hui; mais que la souveraine & ses ministres sont honteux d'avouer en public. Quant aux succès des Russes contre La Porte, on ne sauroit disconvenir qu'ils sont, en grande partie, dûs au hasard, & sans la révolution arrivée dans le ministere de France en 1770, jamais la Russie ne se seroit tirée du mauvais pas dans lequel elle s'étoit engagée.

Les ministres, les courtisans ont tant répété à l'illustre Catherine qu'elle seroit désormais l'arbitre de la paix & de la guerre en Europe, que cette princesse l'a cru. Le traité de Teschen l'a confirmée dans cette opinion, & n'a pas peu contribué à lui faire croire à la nécessité de la confédération armée. La gloire d'avoir fait poser les armes à l'Empereur & au Roi de Prusse ne lui a pas laissé douter un moment que l'on respecteroit son pavillon neutre. Si, par hasard, une puissance belligérante s'avisoit de visiter

ses vaisseaux, & que la Russie se déclarât contre l'agresseur, nous serions curieux de savoir où l'inventeur de la neutralité armée prendroit des vaisseaux de guerre, des matelots, des amiraux & de l'argent pour faire respecter le pavillon de sa souveraine !

Il n'en est pas de même à l'égard de la Prusse ; le grand homme qui la gouverne depuis un demi-siecle, a imprimé à toutes les parties de l'administration qui dirige ses possessions morcelées, un mouvement de rapidité qui fait évanouir les distances. Un jugement prompt, un coup-d'œil sûr, l'esprit juste & orné, sont les qualités qui distingueront ce monarque de la foule des rois dont l'histoire garde le souvenir. S'il n'eût pas été le plus grand tacticien de son siecle, il en eût été le meilleur politique. Avec tant de talents, il étoit impossible que Fréderic ne fondât pas cette énorme puissance, l'étonnement de l'Europe, préparée par l'économie de ses prédécesseurs. Ses peuples ne sont pas enclins aux révoltes fréquentes, dont la Russie a été souvent le théatre. Cette tranquillité intérieure donna tout le temps à Frederic de profiter habilement des fautes de ses deux puissants voisins, l'Autriche & la Russie. Nous avons vu le roi de Prusse éclairer de très-près toutes les démarches du Czar Pierre III, le diriger dans toutes ses actions,

lui faire adopter ſa politique & ſes projets, & en même temps ne ceſſer d'intriguer auprès de Catherine pour ſe ménager ſon alliance, ne doutant peut-être pas du ſort que ſe préparoit Pierre III, par les changements introduits dans toutes les parties conſtitutionnelles de ſon empire; changements faits pour aliéner tous les ordres de l'état, très-attachés à leurs anciens uſages. Lorſque la mort du Czar plaça Catherine ſur ſon trône, Fréderic n'oublia rien pour faire réuſſir ſon plan auprès de cette ſouveraine. Dès qu'il fut aſſuré de l'aſcendant qu'il avoit acquis à la cour de Pétersbourg, il fit des ouvertures au cabinet de Vienne. L'impératrice reine balança long-temps, mais l'éloquence perſuaſive du héros Pruſſien gagna l'empereur. Après l'entrevue de ces deux princes, le ſyſtême politique de l'Autriche changea ſur le champ, & l'alliance de la France fut abandonnée; c'étoit tout naturel. Elle n'offroit pas des provinces comme celle du roi de Pruſſe : on vit alors ce dernier ſortir de derriere le rideau dont il s'étoit couvert dans les affaires de Pologne : les manifeſtes des trois cours parurent en même temps, & le ſort de ce royaume fixé de longue main, ne fut plus un problême pour le public.

La France, l'Angleterre, la Suede & le Danemarck auroient dû ſe réunir pour em-

pêcher cet indigne partage ; mais soit aveuglement ou crainte, ils laisserent effectuer à trois puissances dont ces dernieres doivent tout redouter, les projets combinés avec tant de soin par l'adroit Fréderic. Ce prince accoutumé à gouverner l'Europe du fond de son cabinet ne trouva pas beaucoup de difficulté à faire consentir celui de Vienne à laisser paisiblement la Russie préparer le démembrement de la Pologne, dont il vouloit profiter. Tandis qu'il ne cessoit de négocier une alliance avec la cour de Versailles, il employoit tous ses efforts, pour empêcher le chef de l'empire d'en conclure une semblable avec la même cour. Ce manege adroit lui réussit d'autant mieux, qu'il flattoit l'empereur, & lui faisoit espérer des provinces considérables qui alloient se joindre à ses autres domaines. Mais lorsque le Roi de Prusse vit que la maison d'Autriche vouloit s'emparer de la succession de Baviere, il arrêta les progrès de la cour de Vienne en se déclarant le protecteur des princes de l'empire, & en la menaçant d'une alliance avec la France. C'est ainsi que cet habile politique a sû profiter des dissensions des autres princes depuis son avénement au trône. Les changements de ses alliances faites & rompues à propos, lui ont plus servi que ses victoires militaires. Et nous oserions avancer que si la durée de son regne

n'eſt abrégée par les accidens qui arrêtent le cours ordinaire de la vie des hommes, on le verra ſoulever la Pologne & la Turquie, afin de détourner Joſeph II des tentatives qu'il médite depuis long-temps dans la baſſe Allemagne. Il eſt aiſé de conclure de ce que nous avons expoſé juſqu'a préſent, que l'ambition de la Ruſſie & la fine politique du monarque Pruſſien ont pétri le levain des guerres continuelles dont l'Europe ſera la victime, ſi le projet de notre haut-pouvoir conſervateur ne vient mettre un frein ſalutaire à l'envie que pluſieurs ſouverains ont manifeſtée de donner à leur puiſſance un dégré d'acroiſſement dangereux au bonheur de l'humanité.

Mais avant que d'expoſer ce plan judicieux & philoſophique, nous croyons devoir dire un mot de l'Angleterre & des changements politiques que la ſciſſion de ſes colonies a dû opérer dans les différentes cours de l'Europe : la liaiſon de notre ouvrage nous amenant inſenſiblement à parler de nouveaux projets qu'on ſuppoſe à la France & à l'Eſpagne, nous enviſagerons un moment les forces reſpectives de ces grandes monarchies, & nous ſerions bien récompenſés de nos travaux ſi en leur laiſſant entrevoir quelle devroit être leur politique naturelle, nous pouvions leur

perſuader de ſe lier pour jamais à l'Autriche & à la Pruſſe, ſeul moyen capable d'éteindre le flambeau de la diſcorde, de réunir des ſouverains qui doivent enfin ſe regarder comme des freres conduiſant diverſes branches d'une même famille, & aſſurer pour toujours le repos des Princes du ſecond ordre, prêts à s'allarmer (non ſans ſujets) au moindre mouvement de leurs puiſſants voiſins.

L'Angleterre doit à ſa poſition phyſique peut être plus qu'à la conſtitution ſinguliere de ſon gouvernement. La nature a deſtiné cette iſle célebre à être la premiere puiſſance maritime & commerçante. Les ſoins du miniſtere anglois pour protéger ces deux ſources de la richeſſe nationale n'ont jamais été en défaut depuis le regne glorieux de leur Reine Eliſabeth, mais c'eſt à ce fameux acte de navigation paſſé ſous l'uſurpateur Cromwel que les Anglois ſont redevables des ſuccès prodigieux que cette nation n'a ceſſé d'avoir ſur la mer contre ſes ennemis naturels, ou les envieux de ſes proſpérités. Mais les révolutions politiques ont un terme, où ſemblables aux careſſes de la fortune, elles ceſſent de nous être favorables. Ces révolutions ont comme les aſtres qui roulent ſur nos têtes, leur déclinaiſon ; un habile calculateur politique

peut prédire avec une ſorte de vraiſemblance la durée de grandeur que tel mouvement donnera à tel ou tel empire, & tirer une conſéquence juſte des événemens paſſés pour juger de ceux qui doivent arriver. Nous pourrions prouver la vérité de cette réflexion par une foule de faits dont l'hiſtoire nous offre le tableau à chaque pas. Mais quel beſoin avons nous d'aller chercher dans les ruines de Tyr ou de Carthage, un exemple que l'Angleterre va nous fournir un peu plutôt ou un peu plus tard.

La faute impardonnable de l'Angleterre au ſujet des colonies Américaines hâtera la déclinaiſon de cette puiſſance; & l'on ne peut douter que celles qui aujourd'hui aident les colons ſeptentrionaux à ſecouer le joug d'une patrie marâtre, ne ſubiſſent un jour le ſort des Anglois. Nous ne pouvons blâmer entiérement les démarches de quelques cours de l'Europe pour donner plus d'extenſion au commerce dont leur ſituation reſpective eſt ſuſceptible; mais que ces Princes croyent arracher totalement celui de l'Angleterre, & puiſſent ſe l'approprier, c'eſt l'erreur la plus grande où ſoient tombés les Souverains depuis la révolution de l'Amérique. Tous ne ſont pas placés de maniere à faire un grand commerce; ils doivent donc ſe borner à celui que la nature ſemble leur

avoir prescrit. C'est un bien général sans
doute, d'enlever aux fiers Bretons la supé-
riorité qu'ils ont affecté d'avoir sur les mers,
mais il ne s'ensuit pas que toutes les puissan
ces deviennent maritimes, & c'est pourtant
à quoi tendent aujourd'hui tous les cabinets
de l'Europe. La France est la seule monar-
chie du premier rang qui, malgré une rivalité
de plus de huit siecles avec l'Angleterre, au-
roit été & pourroit être une puissance à la
fois militaire & commerçante, quoique no-
tre opinion, (si nous osons la hasarder)
soit que ce dernier gouvernement lui con-
viendroit mieux. Quelle sera donc la suite
de ce déchaînement presque universel que la
cour de Versailles avoit si adroitement ins-
piré à l'Europe au commencement des dis-
cussions de l'Amérique avec l'Angleterre? Les
ennemis des Maisons de Bourbon auroient
été fondés à supposer que leur dessein
étoit de se rendre maîtres des colonies an-
gloises, quand elles auroient forcé l'Angle-
terre à reconnoître leur indépendance? Nous
avons de fortes raisons pour douter de cette
assertion. La France avoit de longues injures
à venger, des humiliations à faire oublier,
& si la ruse a eu autant de part à la révolte
des Américains, que l'esprit de liberté dont
ces colons avoient reçu le germe de leurs
ancêtres, ou la succession des tems qui doit

amener de ſemblables époques, quand on voudroit même inſinuer que la cour de France a ſeule inſtigué cette inſurrection; qu'en devroit-on conclure, ſinon que l'Angleterre même a donné mille fois l'exemple funeſte de tomber ſur ſon ennemi avant qu'il puiſſe être en état de défenſe? Quoi! les Anglois auroient ſeuls le privilege inique de violer les traités, d'inſulter aux droits des nations, de s'emparer des flottes & des matelots de la France avant de déclarer de guerre, & cette puiſſance ſeroit blamée d'avoir une fois employé les moyens dont ſes éternels ennemis ont fait ſi ſouvent uſage pour l'accabler! Nous ne prétendons pas cependant approuver en tout les panégyriſtes de la France, ni les ſuivre dans leurs mémoires mal digérés. Cette cour a ſans doute pouſſé trop loin ſes vues politiques. Après avoir réuſſi à déſunir les colonies angloiſes avec leur métropole, elle devoi laiſſer la cour de Londres s'épuiſer par ſe propres efforts. L'Eſpagne trop tardive ſuivre les impulſions du miniſtere Françoi n'eſt entré qu'à regret dans une querelle dont la ſuite peut lui coûter ſes propr colonies. N'eſt-il pas même vraiſemblab qu'aucune puiſſance de l'Europe ne conſe vera les ſiennes qu'autant de tems qu'il faut pour conduire à leur maturité les pr

j

ers que la révolution actuelle ne manquera pas d'inſpirer à tous les colons du nouveau monde? Qui profitera donc des tréſors que la France, l'Eſpagne & l'Angleterre auront prodigué les unes pour aſſervir les colonies, les autres ſous le prétexte de les délivrer des mains de leurs oppreſſeurs? Qui? l'Amérique: oui, l'Amérique ſeule: vérité que nous allons tâcher de rendre inconteſtable.

Quand le congrès aura conſommé ſon indépendance & conduit ſon ouvrage au degré de ſplendeur & de ſolidité que ſes admirateurs ſuppoſent, la nouvelle république, formée pas ſes ſoins ſe ſera peuplée, aggrandie, fortifiée, enrichie aux dépens de l'Europe en général, & en particulier des nations commerçantes de cette partie de la terre. Chaque degré de proſpérité des Américains ſera un coup porté à celle des peuples dont ils ſeront les rivaux. Le principe de leur exiſtence eſt un ſacrifice que les Puiſſances européennes s'efforcent de les aider à arracher à la Grande-Bretagne. Ces mêmes Puiſſances, c'eſt-à dire, la France, l'Eſpagne, la Hollande, &c. contribueront, malgré elles, à l'accroiſſement de la force des *Etats-unis*, aux dépens de leur population & de leurs colonies. Le congrès fera la conquête un peu plus tôt ou un peu plus tard, des établiſſemens euro-

péens dans les Indes occidentales & dans l'Amérique méridionale, ou les associera à sa confédération. Que les Princes de l'Europe réfléchissent à l'étendue de cet empire; à son éloignement des Puissances capables de lui en imposer. Ses ressources immenses dans ce degré d'élévation; l'impossibilité de le contrarier dans ses desseins, ne mettroient d'autres bornes à ses entreprises, que celles de son ambition. Maître du continent de l'Amérique, comme de toutes les mers qui l'entourent & des Isles qui l'avoisinent, il y fera la loi aux Européens, ou les en expulsera. Toutes les forces réunies de l'Europe ne seroient pas suffisantes pour le contenir dans ces parages éloignés. On comprend comment l'état naissant de l'Amérique septentrionale s'éleveroit insensiblement sur les débris des cinq principales nations maritimes de l'Europe, en leur enlevant leurs possessions dans le nouveau monde & les richesses qu'elles en tirent. Dominateur de la mer du Nord, il s'approprieroit la pêche lucrative de *Terre-Neuve*. Sa proximité de l'Afrique lui inspireroit bientôt le desir de s'emparer du commerce qu'y font les Européens, d'autant plus facilement que c'est l'Amérique & ses Isles qui servent de base à ce commerce, en consommant l'affreuse denrée qu'on va chercher à la côte de Guinée. Il ne tarderoit

pas à pénétrer jusqu'aux Indes orientales; & qui sait s'il n'auroit pas la hardiesse de s'en ouvrir le chemin à travers *l'isthme de Panama*, comme on suppose à l'empereur d'Allemagne l'intention de s'y faire une ouverture par celui de Suez, & à l'Impératrice de Russie par la mer Caspienne ?

Mais avant qu'il se livrât à de si vastes, à de si hardis projets, il s'écouleroit bien des années, & il s'opéreroit bien des révolutions, qui ne seroient pas moins funestes aux états maritimes de l'Europe que celles qui se sont préparées depuis un siecle, & se prépareront encore. La puissance de l'empire américain reposera sur l'affoiblissement des peuples de l'Europe qui soutiennent des relations avec lui, ou dont la maniere d'être & les opérations ont des rapports avec les siennes. Si c'est aux dépens de l'Angleterre qu'il reçoit la naissance ; ce sera aux dépens de cette nation & de ses rivales qu'il recevra des accroissemens. Sa force s'alimentera de leurs pertes, & l'édifice de sa prospérité sera cimenté avec leurs privations. Toutes les richesses qu'il ne tirera pas de son propre fonds, c'est-à-dire de la culture de son territoire, de l'exploitation de ses mines & de ses forêts, lui viendront de l'Europe, ou des sources qui appartiennent aujourd'hui aux Euro-

péens : par conféquent, c'eft à leur détriment qu'il les acquerra. Les productions que notre luxe a rendues néceffaires, telles que le *fucre*, le *caffé*, *l'indigo*, le *tabac*, ne fe cultiveront avec fuccès fous la domination du fénat de *Philadelphie*, que pour mettre tous les peuples de l'Europe à contribution. De propriétaires que ceux-ci ont été du fol qui produit ces fuperfluités, ils en deviendront les tributaires. Il ne faut pas croire qu'ils auront la reffource de fe les procurer par la voie d'échange. Dans la fuppofition d'où nous fommes partis, que donneroient-ils aux Américains, en payement des drogues dont leur intempérance leur a fait des néceffités ? l'induftrie perfectionnée, les fciences, les manufactures, les fabriques floriffant au-delà de l'Atlantique, laifferoient-elles aux habitans de l'Europe la poffibilité de s'acquitter avec des fruits ou des ouvrages dont l'Amérique regorgeroit ? Seroit-ce des bois de conftruction & des munitions navales qu'ils lui fourniroient ? non, elle en auroit pour conftruire plus de vaiffeaux que l'Europe entiere n'en fauroit mettre en mer. Lui livrerions-nous des munitions de guerre, des canons, des fufils, &c., qui font une branche de commerce fi effentielle de l'Europe avec les autres parties du monde ? non ; un état

auſſi puiſſant que celui des Américains peut & doit le devenir, auroit trop ſenti le beſoin de ces funeſtes inſtrumens de deſtruction pour en négliger la fabrication. Il a dans ſon ſein la matiere premiere ; il auroit auſſi les atteliers pour la mettre en œuvre. Privés de ſes diverſes ſources d'exportation, ce ne ſeroit pas non plus avec les productions des Antilles que les négociants de l'Europe acquitteroient celles de la république des *Etats-unis*, parce que, ou elle cultiveroit les mêmes denrées, ou, Souveraine ou aſſociée de l'Archipel américain, elle les tireroit des lieux mêmes où elles croiſſent ; ni avec des fruits des Indes orientales, parce que, ou les Américains ne feroient point uſage du thé, de la canelle, des cloux de girofle, &c., ou ils ſauroient bien ſe les procurer ſans le ſecours des courtiers européens. Ce ſeroit encore moins avec les productions territoriales de l'Europe, dont ils pourroient ſe paſſer, puiſqu'excepté les vins, ils auroient les mêmes denrées dans un degré d'abondance bien ſupérieur à nous ; avec les ouvrages d'induſtrie, dont ils n'auroient pas beſoin, puiſque les arts, les manufactures & les fabriques multipliées chez eux, leur en fourniroient au de-là de leur conſommation. Le luxe pendant quelque tems leur impo-

feroit un tribut, la fupériorité des Européens dans les arts frivoles, metteroit les Américains dans la dépendance : mais ou ils prendroient le parti de renoncer à l'ufage de ces frivolités, ou ils les fabriqueroient bientôt eux-mêmes. Il y a déja des bijoutiers, des horlogers, des faifeufes de modes, des imprimeurs, des favants en Amérique. Bientôt nous n'aurons plus la reffource d'y exporter nos chiffons, nos grelots & nos brochures.

Jufqu'ici le nouveau monde a été pour la partie de l'ancien que nous habitons, le plus puiffant encouragement à notre induftrie, par la confommation prodigieufe qu'il faifoit de nos principales étoffes de laine, de foie, de coton & de lin. Dès qu'une fois les métiers qui fabriquent les draps, les toiles, les linons, les dentelles, &c., qui s'exportent en Amérique & aux Indes occidentales s'élevront au delà des mers, à la fource des matieres premieres, ils feront tomber ceux qui font en deçà. Les fabriques de coton fi nombreufes en Europe, s'y anéantiront faute d'aliment. La matiere n'en croît pas dans nos climats, les Américains qui la poffedent, auront l'avantage fur nous. Ils nous la fourniront toute fabriquée, & nous rendront leurs tributaires pour cette partie fi effentielle de la

consommation européenne. Quant aux manufactures de laine, de soie & de lin, elles rencontreront bientôt parmi eux une concurrence redoutable. S'ils ne peuvent pas les effacer, ils sauront bien les égaler. Leur pays comporte comme le nôtre, la culture du lin, du chanvre & de la soie; ils multiplieront à un point qu'il est difficile de calculer, ces productions sur un sol & sous un ciel qui y prêtent infiniment. Ils ont déjà des laines qui peuvent soutenir la comparaison avec celles de l'Europe : quelques-unes même leur sont supérieures. En tous cas, si les progrès de l'industrie & de la puissance du nouveau monde n'ont point assez d'influence pour anéantir les superbes & innombrables atteliers qui occupent tant de mains & alimentent le tiers des habitants de l'Europe, ils contribueront à les faire tomber en décadence, en rendant leurs ouvrages inutiles à l'autre hémisphere. Dès que le commerce européen n'exportera plus à l'Amérique & à ses isles les fruits de l'intelligence & du travail de nos fabriquants, il est clair que les manufactures de toute espece doivent dépérir en proportion de la quantité qu'elles en fournissoient à l'exportation. Que deviendront les fabriques angloises, lorsque la Grande-Bretagne n'aura plus la faculté d'en envoyer les ouvrages dans ses colonies? Que devien-

droient celles de Sedan, de Lyon, de Saint-Quentin, d'Abbeville, de Normandie, si les objets qui en sortent n'avoient plus de débouchés au-delà des mers, ni des gallions à Cadix pour les y conduire ? elles déchoieroient d'un tiers ou de moitié.

Ce n'est pas seulement sur le plus ou le moins d'étendue de l'exportation à laquelle ces établissements d'industrie fournissent pour le nouveau monde, qu'il faut calculer le degré de leur décadence, quand ils y seront éclipsés par des rivaux qui y rendront leurs productions inutiles. Il faut encore faire entrer dans ce calcul les contre-coups que cette rivalité feroit rejaillir sur toutes les autres branches de commerce & d'industrie, & qui se feroit sentir de proche en proche, sur toutes les classes de la société. L'indépendance de l'Amérique arrivée au terme où elle pourra se passer des secours de l'Europe & lui rendre les siens indispensables, diminuera les moyens des Européens avec leur consommation, d'où s'ensuivra une réaction progressive & funeste sur toutes les manufactures quelconques. Ces observations sont fondées sur la nature des choses. Leur justesse dérive des rapports qui existent entre la consommation des peuples & la réproduction des objets qui en forment la matiere. Ces rapports sont simples, aisés à saisir pour

quiconque réfléchit ; mais la réflexion eſt de tous les actes de l'eſprit humain le plus pénible & le moins commun. La conſommation, ſoit de premiere néceſſité, ſoit de luxe, eſt proportionnée en général, non à la quantité d'objets qu'on lui livre ; mais au nombre & aux facultés des conſommateurs. Si, d'un côté, ces facultés n'avoient pas des bornes infiniment reſſerrées pour la plus nombreuſe portion du genre humain, la conſommation des fruits de la terre & des ouvrages d'induſtrie ſeroit portée au niveau de la ſomme des beſoins réels & des fantaiſies de tous les individus chez toutes les nations, pourvu que, d'un autre côté, la réproduction en tout genre pût fournir la maſſe énorme d'objets dévoués à cette effroyable deſtruction. Alors le commerce, dont la fonction eſt d'alimenter les néceſſités des hommes, & de fournir aux caprices du luxe, aux profuſions de la molleſſe, aux dégats de la ſenſualité, ſeroit auſſi étendu qu'il ſoit poſſible de le concevoir. Ses opérations ſeroient innombrables & toujours renaiſſantes. La fécondité de la terre, les complaiſances de l'induſtrie, ſe prêtant aux demandes des particuliers, dont les moyens ſeroient auſſi intariſſables que leur imagination, livreroient au négoce les matieres de ſes ſpéculations étendues à l'infini. Mais d'une part les fruits

de l'agriculture & les productions des arts étant nécessairement limités, proportionnés & à la fertilité du sol & à la force des agens qui cultivent ces deux sources d'objets livrés à la circulation par les négocians, & de l'autre la consommation étant circonscrite par les facultés des peuples & des individus, le commerce a un terme qu'il ne sauroit passer. Son *Non plus ultrà* est le point où les riches consommateurs ont satisfait toutes leurs fantaisies, & les pauvres épuisé tous leurs moyens. Pour franchir les limites dans lesquelles il est renfermé par la nature des choses & des évenemens, il ne suffit pas qu'il multiplie les objets de consommation ; il faut encore qu'il augmente les facultés du plus grand nombre des consommateurs. Il ne faut pas dire que le commerce provoque la consommation ; c'est une erreur. C'est la consommation qui appelle le commerce, comme c'est l'industrie qui l'alimente. Si les peuples de l'Europe n'avoient pas mis au rang de leurs besoins, l'usage du tabac, du sucre, du caffé, du thé, des épiceries, tous les despotes de l'univers, avec leurs ruses & leurs forces, ne sauroient débiter dans nos ports une cargaison de ces précieuses & fatales drogues. Ils seroient ruinés avec leurs prétendues richesses : & pour peu qu'ils vou-

luffent employer la violence pour nous les faire acheter, nous imiterions les *Boftoniens* en jettant leurs ordures dans la mer. Il n'y a que trop peu d'objets de premiere néceffité comme le fel, ou qui le font devenus par l'habitude, comme le tabac, fur lefquels le defpotifme peut étendre le monopole; & faire aux confommateurs une loi de fes caprices, comme cela fe pratique dans quelques-uns de nos gouvernemens. On a beau fe tourmenter pour étendre les opérations du commerce, pour multiplier les produits de l'induftrie, fi en préfentant de nouveaux objets à la confommation qui en eft le véhicule, on n'augmente pas le nombre ou la puiffance des confommateurs. Un attelier nouveau ne s'éleve dans un lieu que pour nuire par fa concurrence, à ceux qui exiftent déjà : fa profpérité ou fa décadence repofent fur la ruine ou l'élévation des établiffemens dont il devient le rival. C'eft ainfi que s'établira le pouvoir de l'Amérique feptentrionale, aux dépens des puiffances qui combattent aujourd'hui pour fa liberté. Nous devons plaindre les gouvernemens qui ne céderont pas à la force & à la jufteffe des réflexions que nous venons de mettre fous leurs yeux.

Cependant les principaux miniftres par qui l'Europe eft conduite depuis près de

vingt ans sont bien éloignés d'avoir adopté des principes aussi salutaires. Aucun n'a porté ses vues politiques sur le bonheur général; tous au contraire, par ambition ou par foiblesse ont travaillé sur des plans retrécis & bornés, des spéculations mercantiles, des projets tantôt accueillis par la faveur, aussi tôt rejettés par la cabale, & presque toujours sans examen. D'un autre côté, les souverains enivrés d'une fausse grandeur ne suivent que les impulsions que savent leur communiquer leurs ministres, & tous vivans du jours au jour, se croyent très heureux, lorsque l'état est pourvu pour une campagne, des besoins innombrables qu'entraînent les guerres inutiles. C'est pour en tarir la source que nous avons conçu le dessein de présenter aux principales puissances de l'Europe le projet du *Haut-Pouvoir Conservateur*. Si dans ce que nous avons dit dans le courant de cet ouvrage, il se trouvoit des expressions qui pussent offenser quelqu'une d'entre elles, nous déclarons que telle n'a pas été notre intention. N'ayant pas reçu un esprit désapprobateur ni enclin à la satyre, comme certains folliculaires ou écrivains à gages, qui ne cessent de tout blâmer, sans avoir ni les lumieres nécessaires pour indiquer un remede aux maux réels ou

prétendus, objets de leurs insipides censures; ni la prudence de se taire sur les choses qu'ils ne comprennent pas, nous n'écrivons que d'après les sentimens profonds qu'ont gravé en nous les malheurs des peuples dont nous avons étudié l'histoire. C'est dans ce tableau dégoûtant des horreurs du genre humain, que nous avons vu sans cesse l'intérêt particulier faire taire, ou donner la loi à l'intérêt général; les plus grands effets, depuis les pleurs de Veturie qui arrêterent Coriolan, jusqu'à la révolution des colonies américaines. Les pleurs d'une femme changerent la face de l'empire romain; l'ambition d'un homme va changer la politique de l'Europe entiere. Il est probable que ce que nous écrivons ne changera pas les projets des puissances belligérantes ou neutres; il se peut que leur politique s'attache à un autre objet par les grands changemens que vient d'opérer le sage Joseph dans l'administation de ses états. Malgré cette instabilité, ces variations des cours européennes, nous avons cru le moment favorable pour publier notre plan. Jamais, en effet, de plus grands intérêts n'ont agité l'Europe. Un peuple du nouveau monde combat pour assurer sa liberté; des princes qui devroient craindre les mêmes événemens pour leurs colonies soutiennent leur querelle; une isle qui ne compte guere

au-delà de 8 millions d'habitans tient tête à l'Efpagne, la France & l'Amérique réunies, par les feules forces de fa marine & les reffources prodigieufes d'un crédit chimériques ; une neutralité apparente profite de leurs fautes en général, & s'approprie le commerce particulier des nations entraînées dans cette grande querelle. Un peuple autrefois célebre par les efforts qu'il fit pour obtenir fa liberté, vient de reconnoître l'indépendance de l'Amérique dans l'inftant où il a tout à craindre pour la fienne propre. Les puiffances du Nord épient le moment où les forces épuifées de la France & de l'Angleterre ne pourront plus apporter aucun obftacle à l'exécution des vaftes projets médités dans le filence & l'obfcurité : la papauté prête à laiffer tomber fa triple couronne fur le front impénétrable du chef de l'empire, femble toucher à fes derniers inftants, & les princes du fecond rang attendent avec anxiété le fignal terrible qui doit devancer la foudre grondant au deffus de leurs têtes.

Telle eft la fituation actuelle de notre Continent ; telle eft la circonftance que nous avons choifie pour préfenter aux princes, aux négociateurs, le plan d'un fuprême tribunal, le feul & unique moyen de rendre la paix permanente en Europe.

Sans nous promettre le succès que devroit avoir ce projet conciliateur, il nous eft permis de faire des vœux pour qu'il soit adopté par les souverains auxquels nous l'adressons; mais la récompense la plus douce pour notre cœur, seroit de voir augmenter les connoissances de ce petit nombre d'hommes destinés à commander au reste de la terre, & que ceux qui ne doivent qu'obéir trouvassent plus de plaisir à le faire en acquérant à leur tour de nouvelles lumieres.

Nos Lecteurs daigneront se rappeller que nous avons pris pour base de l'établissement du *Haut-Pouvoir*, la situation où se trouvoient les principales puissances de l'Europe en 1748, & quels que soient les changemens qu'elles aient éprouvés depuis le traité d'Aix-la-Chapelle. C'est de ce point que nous sommes partis pour établir les principes & la nécessité de ce *grand Pouvoir Conservateur.*

La France & l'Espagne ont un intérêt particulier à adopter ce projet. La premiere, malgré la renaissance de son crédit, le secret de sa politique, les mesures très-sages qu'elle a employées depuis dix ans pour se préparer à la guerre actuelle, ne peut encore s'assurer d'un succès constant; & lorsqu'elle a conçu le plan de sa guerre maritime, elle n'avoit pas mis dans ses cal-

culs les événemens que doivent produire les réformes inattendues de l'empereur. L'Espagne toujours lente dans ses opérations ne pouvoit entrer dans cette guerre qu'avec regret; d'ailleurs le funeste exemple qu'elle vient de donner à ses immenses colonies pourroit faire éclorre des révolutions aussi conséquentes que celle de l'Amérique septentrionale. L'héritier présomptif de cette vaste monarchie contrarie de tout son pouvoir les plans des cours de Madrid & de Versailles. On sait combien ce prince a d'influence dans les conseils de son auguste Pere. La mort de ce monarque peut faire perdre en un instant le fruit des brillantes victoires des François & des Espagnols.

Le Roi de Prusse est pour le moins aussi intéressé à l'acceptation du *pouvoir Conservateur*, non-seulement parce qu'il doit en être membre, mais encore par le peu de liaison qui se trouve entre les diverses parties dont sont composés ses états. Si ce grand prince meurt avant le duc de Baviere, électeur Palantin, Joseph II rentre en campagne, enleve la Silésie au successeur de Fredéric, & s'empare de la Baviere, malgré tous les efforts que la France pourroit tenter. Si le monarque Prussien survit à l'électeur Palatin, on peut compter sur une nouvelle guerre avec la mai-

ſon d'Autriche, & les alliances de cette derniere avec la Ruſſie lui en aſſurent preſque tous les ſuccès.

De quelque côté que l'obſervateur politique jette ſes regards, il trouve le germe de la plus ſanglante guerre dont les faſtes de l'hiſtoire moderne aient conſervé le ſouvenir.

Tout concourt donc à forcer les cours réunies de Verſailles, Madrid & Berlin à faire entrer le magnanime Joſeph II, dans leurs intérêts reſpectifs, & ce prince eſt trop grand & trop éclairé pour ne pas ſe prêter à des vues dont les effets doivent établir le bonheur de l'humanité, & le faire jouir en même tems des fruits qu'il a droit d'attendre de ſes travaux politiques.

Établiſſement d'un HAUT POUVOIR CONSERVATEUR, ſouverain arbitre de tous les différends de l'Europe : dont l'objet principal ſera de procurer une tranquillité perpétuelle, de maintenir les poſſeſſions & droits naturels de chaque état contre les entrepriſes du plus fort, d'affermir le ſyſtême de l'équilibre en le plaçant pour toujours dans les mains des quatre premieres & ſeules puiſſances qui doivent

en avoir le dépôt ſacré (1) ; *afin de rétablir les nations lézées dans leurs anciens droits de liberté & d'indépendance, ſans qu'il ſoit jamais poſſible d'altérer la force de cette prédominance de pouvoir, ni de décliner ſon autorité ſuprême.*

Ces grandes vues doivent immortaliſer les quatre principales puiſſances qui en ſeroient les premiers ſoutiens, & leur déféreront la gloire la plus ſenſible pour leur bienfaiſance, d'être à jamais les Titus du genre-humain.

L'heureuſe réunion des maiſons d'Autriche & de France, après une rivalité (2) qui a coûté tant de ſang à l'Europe, préſente pour le bonheur de cette partie du monde, la facilité de faire naître ce calme inaltérable que notre zele ne ceſſe d'avoir pour objet. Occupés de ces moyens pacifiques, nous allons eſſayer de répandre un nouveau jour ſur les avantages & la néceſſité de reſſerrer les nœuds de cette auguſte alliance, & de former ce grand corps de

---

(1) La maiſon d'Autriche, la France, l'Eſpagne, pour adjoint le Portugal, la Pruſſe, pour adjoint la Saxe.

(2) Depuis les guerres de Charles V & de François I juſqu'au traité de Verſailles.

forces qui doit être le plus ferme appui de tous les princes, & auquel ils ne doivent point hésiter de se réunir comme à l'unique rempart de leur grandeur & de leur puissance.

Quelle circonstance plus heureuse pouvions-nous jamais choisir ? Tandis que l'Espagne & la France combattent pour la liberté des mers, le chef de l'empire germanique exécute les réformes les plus salutaires au bonheur de l'Allemagne. Que ne pouvons-nous inspirer à ces illustres souverains de n'avoir plus que les mêmes desirs de rétablir la confiance, l'harmonie qui assureront pour jamais leur splendeur & leur bonheur mutuel ! que le germe de la discorde & d'une rivalité jalouse qui a divisé ces princes pendant plusieurs siecles, que ces vues d'ambition semblant porter sur la monarchie universelle de l'Europe, que toutes les semences d'altération qui rendoient inconciliables tant d'intérêts divers, soient aujourd'hui proscrites des trois cours, & que l'amour de l'humanité place dans leurs mains seules cette balance prédominante qui doit être la base du calme perpétuel que nous nous proposons d'opérer.

Par nos premieres réflexions sur la Pologne, le Nord en général & les troubles actuels de l'Angleterre avec l'Amérique, nous

avons difpofé les négociateurs à fentir la néceffité de former le *pouvoir* dont il s'agit, foit pour diminuer l'exceffive ambition des cours de Ruffie & de Londres, foit afin de prévenir que déformais ces deux puiffances ne s'ingerent dans les diffenfions qui pourroient agiter l'intérieur de l'Europe.

Ces objets importants ont été éclaircis dans le commencement de cet ouvrage, où nous avons prouvé que la Pologne fera toujours le foyer central du bouleverfement du Nord : tant que cette couronne fera élective, fon accès venal laiffe à l'intrigue, à l'ambition une porte fans ceffe ouverte à la jaloufie. De là l'efprit de difcorde & de cabales qui fomente dans les dietes, ce levain dégénérant toujours en confédérations toujours ennemies, & qui, malgré leurs changemens d'objet & de prétexte, finiffent par fe réunir au feul point d'une deftruction totale.

Nous ne pouvons trop répéter aux fouverains que ce qui eft arrivé dans cette république, arrivera encore à l'élection du fucceffeur de Poniatowsky, qu'il eft, par conféquent indifpenfable, avant d'établir le tribunal du *Haut Pouvoir*, de profcrire définitivement le droit électif de la couronne de Pologne, & de la donner fous un titre héréditaire à la maifon de Saxe; c'eft-à-dire,

u duc de Saxe-Teschen ; avec la clause de éversion à la branche électorale, dans le as d'extinction de celle de Teschen.

En appellant ainsi au trône de Pologne ne maison qui a déjà une préférence de aveur par les rois qu'elle y a fournis, puissante par elle-même, pouvant s'y maintenir t se faire respecter : l'on coupe la racine ux intrigues de la Russie & de la Prusse, ui n'ont cessé de désoler cet infortuné pays.

En accordant l'hérédité de la Pologne à la naison de Saxe, il est un art de mettre en pposition les grands & le peuple, & pour nieux affermir cette nouvelle domination, l faudroit également proscrire le joug tyrannique qui rend le peuple serf, esclave le chaque domaine en naissant, par une loi ormelle & precise qui permettra les proriétés indépendantes & personnelles, autorisera l'ordre des successions, en déférant enfin au monarque seul le droit de vie & de mort. Les grands fiefs qui balancent l'autorité royale doivent être aussi supprimés & éduits aux seuls titres honorifiques de princes, ducs, comtes, & suivant la nouvelle érection & confirmation qui en sera faite par la pure grace du roi. Ces terres, cependant, étant le patrimoine souvent héréditaire des Magnats & des Grands, ne cesseront de leur appartenir en propriété, sauf les

droits directs & utiles de la couronne pour l'hommage en plein exercice de la souveraineté, en sorte qu'il n'y aura plus aucune espece de servitude dans toute la domination polonaise. Par ce moyen, les Grands déchus tout-à-coup de l'état d'indépendance, qui nourrissoit leur despotisme, assujettis à l'honorifique *Lige* de la pure mouvance royale, à l'instar des autres états policés de l'Europe, s'accoutumeront d'autant plus facilement à cette souveraineté absolue, qu'ils n'ont plus depuis le partage, que l'ombre de la liberté. Mais le démembrement exécuté à cette époque ne peut subsister. Les trois cours doivent rendre à la Pologne les provinces qu'elles lui ont ravies, afin que la monarchie ne puisse plus être énervée à l'avenir, & que cette puissance soit en état d'élever une barriere de force contre le Turc & la Russie, ce qui est essentiel à notre plan politique.

Les souverains de l'Europe sentent tous la nécessité d'empêcher l'agrandissement du Turc dans cette partie du monde, ainsi que celui des Russes : il est évident que l'on doit contenir ces deux torrens dans leurs sources mêmes, pour qu'ils ne puissent franchir les bornes qui leur seront imposées lors de l'établissement de notre *Haut-Pouvoir.*

Si les cours de France, d'Autriche & d'Eſpagne n'ont pas perdu de vue ce que nous avons ci-devant expoſé, au ſujet de l'Amérique, elles doivent préſumer que la révolution actuelle du nouveau monde n'eſt que le prélude de celles qui doivent néceſſairement lui ſuccéder; qu'il eſt, par conſéquent, de leur intérêt de fixer la maniere la plus ſolide, la paix de l'Europe, pour la mettre en état de ſupporter que leurs poſſeſſions d'outre-mer ne manqueront pas de lui faire eſſuyer un peu plutôt, un peu plus tard. D'après cette vérité ſenſible, il eſt facile de ſe convaincre de la juſteſſe de notre plan & du motif qui nous a fait remonter aux cauſes des troubles du Nord, qui n'ont & ne pourront jamais avoir d'autre ſource que la liberté dangereuſe de la nation polonaiſe pour l'élection de ſon ſouverain; mais cette couronne affermie dans la maiſon de Saxe, de la maniere que nous l'avons rapidement annoncé ci-deſſus, il ne nous paroît pas poſſible que rien s'oppoſe à l'établiſſement du *Haut-Pouvoir.*

Ce ne feroit pas la Ruſſie, qui plus épuiſée qu'elle ne veut le paroître (1), feroit d'ailleurs contenue par la barriere de ſûreté qu'éleveroit la maiſon de Saxe, au moment

(1) Voyez les détails dans leſquels nous ſom

où elle feroit remontée fur le trône de Pologne, fous la protection de notre *Haut-Pouvoir Confervateur.* En fuppofant que la Ruffie voulut furmonter ces obftacles où feroient ces reffources & fes alliés ? tout feroit en défection pour elle, & l'union des deux maifons de France & d'Autriche, jointe à celle du pacte de famille, porteroit plus que jamais aux puiffances ambitieufes du Nord le coup funefte de leur prochaine décadence. Le roi de Pruffe eft trop habile pour s'expofer feul aux dangers d'une rupture douteufe. En échec & obfervant de toutes parts une fécurité inquiéte le porte plutôt à une neutralité attentive vis-à-vis de ces cours. Toutes les démarches du cabinet de Potzdam, depuis la paix de 1778, prouvent la vérité de cette affertion.

C'eft donc à cette époque favorable que nous déférons aux principales puiffances de l'Europe un plan digne de leur grandeur, & fufceptible de toute leur attention, fi inféparablement unies, elles veulent fe couronner de palmes immortelles.

Après avoir démontré que rien ne peut s'oppofer à l'exécution de notre plan, il eft

---

mes entrés plus haut, au fujet de cette puiffance.

nécessaire de passer aux autres moyens qui achevent de lever tous les obstacles par la réunion & le concours du roi de Prusse au besoin.

Nous avons dit que dans la crise où se trouve actuellement l'Europe, toutes les puissances sont en garde & dans la défiance, les unes par l'inquiétude que leur a inspiré les succès de la maison de Bourbon, & par les vues ambitieuses qu'elles prêtent aux cours de France & d'Espagne, les autres attendant le parti que prendra la neutralité armée, si la médiation de l'Autriche & de la Russie n'amene point une prompte paix. Dans ces circonstances, le monarque Prussien ne cherche pas à se mêler trop ouvertement de la guerre présente; ce ne sera qu'après s'être bien convaincu des démarches de l'Empereur, que Fréderic dirigera les siennes; car, sans intérêt personnel dans le démêlé des Anglois avec la France & les Colonies, il risqueroit beaucoup s'il commettoit la faute politique de se déclarer pour l'une des puissances belligérantes, & de fournir par-là le prétexte d'approcher de ses états un embrasement dont il pourroit devenir la victime.

Ainsi tranquille de ce côté, sa sécurité feinte ou réelle, nous a fait concevoir l'idée d'en faire le plus zélé partisan de nos vues. Nos moyens pour acquérir ce prince,

ſont auſſi ſûrs qu'infaillibles. Toujours prêt à écouter les premieres propoſitions qui pourroient le flatter, cet habile ſouverain s'unira de préférence avec le corps de forces qui lui procurera les avantages les plus analogues à ſon ambition & à ſa ſûreté ; ſur-tout lorſqu'admis comme partie principale à nos vues, on lui offrira de garder en échange de la Siléſie, ce qui lui eſt échu au partage de la Pologne, en l'augmentant de tout le territoire, ville & domaine de Dantzick ; tandis que l'Autriche & la Ruſſie ſeroient contraints par le *Haut-Pouvoir* & par magnanimité, de rendre ce qu'elles occupent actuellement, à la nouvelle monarchie de Pologne. Cette ceſſion en faveur du roi de Pruſſe doit être le ſeul démembrement que l'on permette de prendre ſur la République de Pologne. La maiſon d'Autriche cédera volontiers ce qu'elle occupe dans ce pays, pour recouvrer une partie de ſa Siléſie, & les Ruſſes doivent être ſatisfaits de ce qu'ils ont retiré d'avantages par leur traité de paix avec La Porte. D'ailleurs nous avons dit plus haut que la partie de la Pologne que Catherine II avoit envahie, lui étoit plus onéreuſe que profitable.

Tout autre arrangement dans le Nord ſeroit hériſſé de difficultés ; ce ſeroit d'ail-

leurs mal entendre la politique de l'empire ou s'expofer à une foule d'inconvéniens qui auroient bien plus de dangers que ce que nous avons propofé, à moins que le *Haut-Pouvoir* ne voulût porter fes vues fur les états de la maifon de Hanovre, devant toujours regarder cet électorat dans les mains du roi d'Angleterre, comme un pouvoir ennemi de l'empire, qui facilite à fes maîtres les moyens de cabaler dans fon fein, en leur rendant en quelque forte les intérêts de leur patrie indifférens, par la réunion forcée de deux corps politiques n'ayant que très rarement les mêmes intérêts; & toujours deftructeurs du repos germanique & du bonheur de l'Europe.

Ces nouvelles vues ne font qu'une fimple propofition que nous hafardons fur les différens coups que l'on pourroit porter à l'Angleterre, pour l'empêcher, comme nous avons dit de la Ruffie, d'entrer déformais dans les affaires du continent. Ainfi quand on préféreroit feulement le premier expédient, il eft vifible que l'objet de la Siléfie peut encore facilement s'arranger par le plan naturel de réunir pour jamais les deux Pruffes à la maifon de Brandebourg, comme elles étoient fous les grands-maîtres Teutoniques de cette maifon. Alors par ce nouveau tempérament, le Roi de Pruffe fe

trouvera suffisamment désintéressé, quand même il rendroit pour cette seule cession permanente, la Silésie à la maison d'Autriche; mais si ces différens équivalents éprouvoient des obstacles, il nous resteroit l'expédient d'un pacte de succession & de réversion entre les maisons d'Autriche & de Prusse, & dès à-présent la cession par la grande alliance de la ville & domaine de Dantzick, en faisant renoncer ce Prince à toute alliance avec les cours de Londres & de Russie.

A l'égard de l'empereur, indépendamment de la Silésie qu'il recouvre dans ces arrangements, province qui doit lui paroître plus précieuse que ses nouvelles possessions en Pologne; le *Pouvoir Conservateur* pourroit s'engager à lui procurer l'hérédité dans sa maison, de la dignité impériale, en déterminant le college électoral d'en faire de concert avec l'empire, une loi expresse, solemnellement ajoutée à la Bulle d'or.

Il ne faut pas se prévenir au premier coup-d'œil contre cette proposition, ni la croire impraticable. Nous allons la mettre sous un jour qui en fera disparoître toutes les difficultés.

Cette haute dignité devenue par le fait le propre de la maison d'Autriche, forme

un avantage des plus considérables à sa grandeur ; parce que sans se trouver dorénavent exposée aux intrigues du college électoral, dont les suffrages s'achetent souvent par des sacrifices onéreux, il ne sera plus question de brigues pour une élection étrangere lors des événemens de vacance, regardés avec raison par la maison d'Autriche comme le plus sensible danger que pourroit éprouver sa puissance.

Etant assuré du roi de Prusse & de sa voix dans tous les tems, réunissant celles de Bohême, de Saxe & Palatine, augmentant le college électoral de trois nouveaux membres, en procurant cet honorifique au roi de Dannemarck pour son Duché de Holstein, au duc de Wirtemberg & au Land-Grave de Hesse-Cassel pour leurs états héréditaires, aux conditions que la voix sera toujours pour l'hérédité de l'empire dans la maison d'Autriche, il ne sera plus possible d'empêcher l'exécution de ce plan, & nous sommes assurés par ce moyen, d'une prépondérance que les intrigues contraires ne pourroient plus balancer. Il sera même facile d'y faire condescendre tout le college électoral, en proposant de modifier cette loi de nécessité par une restriction qui levera le reste des obstacles, & qui ne préjudiciera

en rien aux droits & libertés dudit college.

Il n'est besoin que d'assujettir le droit d'hérédité au lieu de celui d'élection à la formule d'une reconnoissance de la part du haut college électoral à chaque avénement d'un nouvel empereur, & lors de son couronnement à Francfort, pour ne pas changer l'ordre de cette cérémonie, en maintenir l'éclat, la majesté, & suppléer par cet hommage & reconnoissance au droit d'élection : en sorte que l'empereur & le roi des romains qu'il désignera seul & dans tous les tems, à l'exemple des premiers Césars, pour faire revivre l'ancienne majesté de l'empire, se soumettront à cette reconnoissance, & ne seront réputés chefs du corps germanique, qu'après avoir satisfait à cette obligation du couronnement. Ce supplément du droit de reconnoissance à celui d'élection, emporte la même force pour la conservation des immunités du college électoral. D'ailleurs cette hérédité de l'empire n'étant accordée qu'aux hoirs mâles de la maison d'Autriche, on pourra stipuler que dans le cas d'extinction, le college rentrera dans le droit d'élection. Au moyen de cette clause qui conserve les droits des électeurs & le relief de leurs dignités, ils ne peuvent qu'acquiescer à un équivalent purement honorifique. Nous esti-

mons cette vue, la ſeule capable de fixer le repos de l'Allemagne & la ſûreté de tous les membres de cette confédération.

Conſéquemment l'hérédité de l'empire que procurera à la maiſon d'Autriche le concours de la France, de l'Eſpagne & du roi de Pruſſe, eſt le plus précieux avantage que puiſſent jamais eſpérer les ſucceſſeurs de la maiſon impériale. Ces divers expédients militent également en faveur du roi de Pruſſe, ſoit qu'il rende la Siléſie, ou que par ſon acceſſion à nos vues, il acquierre les nouvelles poſſeſſions ſur la mer Baltique.

Il eſt aiſé d'appercevoir que ce prince gagne tout en s'uniſſant avec les trois puiſſances qui peuvent ſeules former notre *Haut-pouvoir conſervateur*, parce que s'il reſtoit indécis, ſa politique y perdroit, & occaſionneroit un refroidiſſement dans la haute union, qui un peu plus tôt, un peu plus tard, lui deviendroit préjudiciable. D'ailleurs l'ambition actuelle de ce monarque doit plus ſe borner à laiſſer des alliances capables de ſoutenir ſes ſucceſſeurs, que ſe livrer à des projets qui pourroient entraîner la ruine de ſes états, ſi la nature venoit terminer ſa brillante carriere au milieu de ſon indéciſion. Fréderic le Grand eſt trop au deſſus des préjugés du vul-

gaire, pour n'avoir pas fait lui-même cette reflexion, & son regne, peût être unique sur le trône qu'il occupe, n'a besoin que de l'olive de paix, pour qu'il laisse à sa postérité le souvenir flatteur d'avoir atteint tous les genres de gloire.

Examinons maintenant les autres moyens qui doivent concourir à l'entiere perfection de cette paix perpétuelle, regardée comme une chimere par nos demi-politico-ministres, depuis que le digne Abbé de S. Pierre s'avisa d'en publier le projet qui ne cessera d'être notre desir, puisqu'il doit procurer le bien le plus cher aux hommes, & cimenter la constante propriété des nations.

La maison d'Autriche, satisfaite du côté de la Silésie, & trouvant de plus dans le *Haut-Pouvoir* que nous proposons, l'hérédité permanente de l'Empire, avec le droit de nommer & de choisir seule le roi des Romains, doit saisir avec empressement le moyen de resserrer étroitement l'union commencée par le traité de Versailles.

En y ajoutant l'Espagne, le Portugal, le roi de Prusse, comme parties principales & adjoints, de même que la maison de Saxe; souveraine de Pologne, il est aisé de se convaincre qu'il n'est plus de puissances en état de traverser l'exécution de ces vues bienfaisantes.

Il résulteroit encore de ces expédients que le corps germanique se trouveroit délivré de toutes les intrigues & impulsions étrangeres à son repos, & s'applaudiroit du fortuné moment où, tranquille, sous l'influence de la haute alliance conservatrice, il auroit plu aux quatre grandes puissances de consolider cette union desirée, & précieuse à l'humanité.

Forme du Pouvoir Conservateur *; ses vues, ses forces ; nature des contingens, & avantages qui en résultent pour tous les princes & états de l'Europe.*

Cette grande alliance, nécessaire au bonheur de l'Europe, sera consentie par les quatre principales puissances de sa monarchie universelle ; telles que la maison d'Autriche, la France, l'Espagne, & le Portugal adjoint sous la garantie de tous ses états & possessions, la Prusse, & la Saxe comme roi de Pologne, adjointe à ladite alliance, & ne devant composer qu'un seul pouvoir, à l'instar de l'Espagne & du Portugal, afin de jouir du relief de puissance principale, en sorte que toutes les autres puissances du continent n'y seront admises que comme secondaires & accédantes : les quatre premieres

feules repréfenteront le *Haut-Pouvoir*, dirigeront toutes fes vues, feront les arbitres nés des nations, & les autres pouvoirs fecondaires feront obligés de déférer à fes jugements.

Les quatre grandes puiffances ci-deffus défignées, formeront au centre de l'Europe, dans la ville dont elles conviendront, un tribunal arbitre en leur nom, de tous les différends, compofé de commiffaires refpectifs auxquels on déférera les objets qui intéref-feront l'autorité directe du *Haut-Pouvoir*

Tous les membres compofant ce tribunal fuprême, feront choifis dans le haut miniftere de chaque cour; ils auront le titre de préfidents principaux, & miniftres régiffants le *Haut-Pouvoir*. Ils doivent, par leur naiffance & leurs dignités, repréfenter avec éclat dans ces premiers caracteres de confiance qui leur auront été conférés par leurs fouverains refpectifs.

Les réfolutions & jugements émanés de ce haut tribunal feront envoyés cachetés à chacune des principales puiffances, pour y imprimer le fceau de confirmation; cette formule remplie, ils feront renvoyés à la commiffion du tribunal, pour être exécutés comme décifion & décret du fuprême pouvoir.

La formule de ces décrets fera au nom

seul des quatre grandes puissances & adjoints, sous leurs titres & qualités, de maniere que, dans leurs personnes & couronnes, réside l'exclusif exercice.

Aussi tôt après l'érection du *Haut-Pouvoir*, il sera notifié à toutes les cours que dorénavant toutes guerres sont proscrites en Europe, & que chaque puissance doit être tranquille sur les droits & possessions, qu'il n'y sera jamais rien changé ni innové, que la haute alliance prendra sous sa protection directe & immédiate tous les princes, états, républiques; qu'elle recevra les accessions particulieres, reglera leurs contingents & subsides, avec garantie à ses charges de tous les états & possessions, telles qu'elles se trouveront lors de l'accession au grand traité. Le *Haut-Pouvoir* s'obligeant de remettre les puissances qui auroient souffert quelques dommages ou préjudices, dans leurs possessions naturelles, & de leur en procurer les dédommagements convenables à la premiere réquisition qui en sera faite & adressée au directoire du haut tribunal, comme aussi d'employer au besoin tout le corps de force de l'auguste pouvoir conservateur. Il sera de plus insinué à chacune des puissances secondaires de ne point se départir de l'autorité primitive du haut tribunal, sous les peines de ban & confiscation des états réfractaires.

Les confiſcations ayant lieu, ne pourront être dans aucun cas partagées entre les quatre puiſſances ni leurs adjointes, quand même les états ſe trouveroient de convenance : ils feront ſur le champ conférés dans la même maiſon & branche du prince mis au ban, ſelon l'ordre d'hérédité, pour que l'on ne puiſſe jamais craindre que le *Haut-Pouvoir* abuſe de ſa force dans l'intention de la faire ſervir à des vues d'ambition particulieres.

Le *Haut-Pouvoir* donnera à cet égard les aſſurances les plus poſitives & les plus ſacrées à tous les princes & états qui compoſent la monarchie de l'Europe, & ce ſera le premier acte de ſûreté que paſſera le haut tribunal, lors de ſon exercice ſuprême.

Tout étant prévu dans la forme ci-deſſus pour l'inſtallation du *Haut-Pouvoir*, nous allons tracer ſon état de force & la nature de ſes contingents.

L'état de force d'exécution militaire du haut tribunal ſera, dans tous les temps, de quatre cents mille hommes préliminaires, & de toutes les forces reſpectives au beſoin. Il ſera fourni, par contributions & contingents entre les quatre grandes puiſſances, dans la forme qui ſuit. *Savoir* :

Le contingent de la maiſon d'Autriche ſera de ſoixante & quinze mille hommes d'infan-

terie & de vingt-cinq mille de cavalerie,
ci - - - - 100,000 hom.
Celui de la France - 100,000 hom.
L'Espagne & le Portugal adjoint 100,000 hom.
Enfin le Roi de Prusse, la Pologne & la Saxe formeront avec leurs forces la barriere du nord & fourniront leur pareil contingent de - - 100,000 hom.

Ensemble 400,000 hom.

Ces différentes forces seront toujours prêtes à marcher au besoin, & à cet effet entretenues sur la frontiere. Du contingent de chaque grande puissance, il sera tiré un corps de vingt-cinq mille hommes chaque année, le tiers cavalerie, pour former l'armée d'exécution des décrets du *Haut-Pouvoir*. Ce corps préliminaire de vingt cinq mille hommes sera envoyé par chaque partie du pouvoir dans les cantons de répartition les plus à portée de la ville où résidera le directoire suprême, & ce premier corps sera toujours celui d'exécution.

L'artillerie, les munitions de guerre & de bouche & toutes les dépenses relatives à cet état de défense seront fournies par contribution égale entre les quatre puissances. On formera à cet effet dans la ville sédentaire du *Haut-Pouvoir*, un arsenal, des magasins de dépôt avec une

caiſſe des contingens, ſans qu'il ſoit permis, ſous aucun prétexte, de donner à ces fonds une autre deſtination que celle ci-deſſus énoncée.

Toutes les forces du *Haut-Pouvoir*, même celles des contingens des puiſſances ſecondaires, formeront le corps de défenſe de la république chrétienne de l'Europe. Le haut tribunal pourvoira aux armées particulieres des barrieres; il y aura celle du Nord qui ſera commandée alternativement par les Rois de Pruſſe, de Pologne, de Suede, de Danemarck, ſelon leur rang d'ancienneté. Ils auront ſous eux quatre maréchaux généraux de la barriere, qui ſeront toujours pris dans les officiers les plus expérimentés du premier rang.

Quoique cette barriere du Nord paroiſſe ſéparée pur un commandement particulier, elle devra toujours être indiviſible de celle d'Allemagne, & au premier beſoin n'en faire qu'une ſeule & même barriere.

Cette derniere ſera compoſée des cent mille hommes du contingent de la Pruſſe & de la Pologne, de vingt-quatre mille hommes de la Suede, d'un pareil nombre du Danemarck & de toutes les autres forces au beſoin.

La barriere du *Haut-Pouvoir* ſera compoſée de tous les contingens de la grande

alliance, de ceux des électeurs & autres princes, tels qu'ils seront fixés sur l'idée que nous en allons tracer. Cette barriere sera soumise au particulier commandement de l'empereur & du roi T. C., ou à leur défaut, à celui des rois d'Espagne & de Prusse. Enfin il doit être subordonné aux quatre grandes puissances, six Felds-maréchaux généraux, qui seront choisis dans l'ordre des princes, & reconnus pour les plus habiles, auxquels le *Haut-Pouvoir conservateur* confiera l'inspection générale de toutes les barrieres & l'exécution des opérations qui émaneront de ses ordres.

ITALIE.

Il y aura une barriere de protection pour cette partie de l'Europe, & les contingens en seront réglés par le *Haut-Pouvoir.* Les rois de Sardaigne, de Naples & de Sicile, le grand duc de Toscane en seront nommés les Généralissimes, & à leur défaut, l'Infant de Parme & le duc de Lombardie (*) avec trois Felds-Maréchaux généraux sous leurs ordres.

---

(1) Les états de la maison d'Est à son extinction devant être incorporés au Milanois, formeront un jour ce grand duché de Lombardie, dont l'administration est le partage d'un Archiduc.

Le *Haut-Pouvoir* régira ſeul toutes les opérations & mouvements des barrieres, lorſqu'il s'agira de peine de ban ou de confiſcation. Les armées d'exécution ne pourront rien entreprendre ſans la réſolution générale de la monarchie univerſelle; de ſorte que tous les princes & états ſeront admis à donner leurs voix par ambaſſadeurs ou miniſtres extraordinaires à la diete générale de l'Europe. Dans les cas urgents & d'une prompte délibération, le *Haut-Pouvoir* (lors de quelque invaſion ou irruption ſubite) pourra néanmoins donner ſes ordres pour la marche des troupes de barriere & leurs opérations offenſives, & les ordres de ſûreté proviſoire ſeront motivés & préſentés aux aſſemblées des dietes générales.

La haute barriere d'Allemagne devant avoir la prédominance de tous les pouvoirs par l'honneur réſervé d'être dans tous les tems commandée par le chef de l'empire, ou S. M. T. C. ſes Généraliſſimes ou Felds-Maréchaux auront par-tout la préſéance ſur toutes les autres barrieres, & les commanderont au défaut des rois, auxquels elles auront été commiſes.

Toutes les dépenſes quelconques pour le ſoutien du *Haut-Pouvoir*, ſeront priſes ſur les contingens provenans des ſubſides

& contributions de tous les princes & états. Il est juste que toutes ces charges soient supportées entre toutes les puissances par contributions proportionnées à leur dégré de force, puisque les vues de ce grand plan embrassent la sûreté générale, & doivent fixer pour toujours la paix inaltérable des nations.

Idée des subsides & contingens des puissances secondaires qui doivent être admises à l'accession de la grande alliance.

Chaque puissance qui accédera & se fera garantir, contribuera aux charges du *Haut-Pouvoir conservateur*, selon son état de force ; celles qui seront au rang des rois supporteront la contribution d'un corps de troupes de vingt-quatre mille hommes, dont un tiers cavalerie, équipés & entretenus, & en outre de la somme annuelle arbitrée par le *Haut-Pouvoir* pour les besoins & les charges générales.

Les électeurs, les républiques seront également arbitrées sur les mêmes considérations de proportion, & nous allons joindre à la récapitulation de ce plan, le tableau général de toutes les forces & du produit de ces contingens & subsides, pour

démontrer que le *Haut-Pouvoir* aura dans tous les tems un état de puiſſance formidable qu'il ne ſera guere poſſible de ſurmonter.

Etat général des forces préliminaires du Haut - pouvoir, *ſuivant la grandeur & la proportion des Etats qui compoſent la république uuiverſelle de l'Europe ; avec une idée des contingens ou ſubſides à arbitrer.*

Les forces préliminaires du *Haut-pouvoir* étant le motif déterminant de la réunion de toutes les puiſſances, nous les avons portées entre les quatre principales, à quatre cents mille hommes qui doivent être fournis par égales contributions : leurs ſubſides doivent avoir la même égalité, indépendamment de l'entretien particulier des contingens reſpectifs. Nous les évaluons au moins à ſoixante millions, non compris les ſubſides & contingens des puiſſances accédantes & ſecondaires.

Ainſi, en contingens & en ſubſides, les quatre hautes puiſſances ſupporteront.

SAVOIR:

	Infant.	Cavalerie.	Argent.
		Hommes.	*Liv. tournois.*
La Maifon d'Autriche----	75,000.	25,000.	15,000,000.
La France.----	75,000.	25,000.	15,000,000.
L'Efpagne & le Portugal.-----	75,000.	25,000.	15,000,000.
Le Roi de Pruffe, adjoint avec la Pologne.--	75,000.	25,000.	15,000,000.
PUISSANCES DU NORD.	300,000.	100,000.	60,000,000.
La Suede & le Dannemarck pour leur acceffion & la garantie de leurs Etats fourniront la contribution fixée pour les Rois de 24000 hommes, le tiers, Cavalerie & en argent fix millions chacun...	32,000	16,000.	12,000,000.
	332,000.	116,000.	72,000,000.

	Infant. Hommes.	Cavalerie.	Argent. Liv. tournois.
De l'autre part.---	332,000.	116,000.	72,000,000.
ALLEMAGNE. Les contributions des Princes feront en fuivant la proportion, pour chacun, favoir :			
L'Electeur ou Duc deBaviere, de 12000 hommes, id.------	8,000.	4,000.	2,500,000.
L'Electeur Palatin----	8,000.	4,000.	2,500,000.
Le réprésentant de l'Electorat de Hanovre, id. . .	8,000.	4,000.	2,500,000.
	356,000.	128,000.	79,500,000.
OBSERVATION. Nous ne mettrons pas dans le rang des contribuables, les Rois Electeurs qui repréfentent les voix de Bohême & de			

	Infant.	Cavalerie	Argent.
	Hommes.		Liv. tournois.
Ci - Contre-----	356,000.	128,000.	79,500,000.
Brandebourg, ainſi que l'Electeur de Saxe parce qu'ils ſont employés dans la contribution du Haut-pouvoir.			
Les Electeurs eccléſiaſtiques ne formant point entre eux le même Etat de force, ils ſont ſuſceptibles d'une différence dans les ſubſides, &c.			
Celui de Cologne à cauſe de ſon Evêche de Munſter, &c., formant une Puiſſance plus conſidérable, ſupportera une contribution de 6000 hommes.---	4,000.	2,000.	1,200,000.
	360,000.	130,000.	80,700,000.

	Infant.	Cavalerie.	Argent.
	Hommes.		Liv. tournois.
De l'autre part - - - -	360,000.	130,000.	80,700,000.
L'Électeur de Treves. - - - - -	1,000.	»	250,000.
L'Électeur de Mayence comme celui de Cologne-ci.	4,000.	2,000.	1,200,000.
Les autres Princes, Margraves, Burgraves, Landgraves, Ducs, Comtes, Marquis, &c., contribueront à la caiſſe du Haut-Pouvoir, ſelon la matricule de l'Empire, & l'armée des Cercles fera partie deſdites contributions.			
L'Evêque & Prince de Liege contribuera de 3000 hommes.	2,000.	1,000.	900,000.
	367,000.	133,000.	83,050,000.

	Infant.	Cavalerie.	Argent.
	Hommes.		*Liv. tournois.*
Ci - contre - - - - -	367,000.	133,000.	83,050,000.
La République des Provinces-unies, attendu ſon commerce, ſa puiſſance maritime, ſupportera pour ſon acceſſion & garantie, vingt & un mille hommes, dont 7 de cavalerie. - - - -	14,000.	7,000	9,000,000.
(Les Pays-bas ſont compris dans les contributions de la maiſon d'Autriche).			
SUISSES ET GRISONS.			
Les Suiſſes & Griſons devant être le dépôt du Haut-Pouvoir, nous ne les avons pas employés dans l'objet			
	381,000.	140,000.	92,050,000.

	Infant.	Caval.	Argent.
		Hommes.	*Liv. tournois.*
De l'autre part.-------	381,000	140,000.	92,050,000.
des contributions, mais il eſt néceſſaire de les aſſujettir à la garde du Haut Tribunal, & pour cet effet, ils formeront un Corps de quarante mille hommes, qui ne ſera employé qu'à l'exécution des jugemens & décrets émanés du Haut-pouvoir, & ce Corps ſera ſoudoyé & entretenu par la caiſſe générale.---------	40,000.	----	----
ITALIE.			
Nous avons déjà parlé de la néceſſité de			
	421,000.	140,000.	92,050,000.

	Infant.	Caval.	Argent.
	Hommes.		Liv. tournois.
Ci-Contre.----	421,000.	140,000.	92,050,000.
veiller par rapport aux Ruſſes & aux Anglois, à cette partie de l'Europe ; il eſt eſſentiel de détailler ici avec plus d'ordre quelle doit être la nature des contingens & ſubſides que doit fournir chaque Etat intéreſſé a ſa sûreté indépendante pour la joindre à la récapitulation générale de ce plan.			
Le Roi de Sardaigne doit être compris pour 24 mille hommes, dont huit de Cavalerie, argent ſix millions.-----	16,000.	8,000.	6,000,000.
	437,000.	148,000	98,050,000.

	Infant.	Cavalerie.	Argent.
	Hommes.		Liv. tournois.
De l'autre part.	437,000.	148,000.	98,050,000.
Le Roi des Deux - Siciles idem.	16,000.	8,000.	6,000,000.
Le Grand-Duc de Toſcane, douze mille hommes, un tiers de Cavalerie; argent, trois millions.	8,000.	4,000.	3,000,000.
La République de Veniſe, Quinze mille hommes, dont un tiers Cavalerie, argent ſix millions.	10,000.	5,000.	6,000,000.
Les Duchés de Modene, de la Mirandole, quoique près d'être tous réunis à la Maiſon d'Autriche qui en poſſede une partie &			
	471,000.	165,000.	113,050,000.

	Infant	Caval.	Argent.
		Hommes.	Liv. tournois.
Ci - Contre------	471,000.	165,000.	113,050,000.
attend l'autre par le pacte qu'elle s'eſt ménagé avec la Maiſon d'Eſt.			
Tous ces Etats, ſoit qu'ils retournent à des Princes particuliers, ſoit qu'ils compoſent & augmentent le grand Duché de Lombardie, doivent contribuer à la barriere de l'Italie & leurs contingens ſeront de douze mille hommes, dont 4 mille de Cavalerie; Argent, quatre millions.---------	8,000.	4,000.	4,000,000.
L'Infant de Parme, quinze	479,000.	169,000.	117,050,000.

	Infant.	Caval.	argent.
	Hommes.		Liv. tournois.
De l'autre part. - - - - - - -	479,000.	169,000.	117,050,000
cents hommes d'infanterie ; argent ; cinq cents mille livres.---------------	1,500.	--	500,000.
Le Pape, quatre mille hommes d'infanterie ; argent quatre millions.---	4,000.	--	4,000,000
Il faut ajouter les contingens & subsides du Duc de Wirtemberg & du Landgrave de Hesse-Cassel, chacun de six mille hommes d'infanterie & 3 mille de cavalerie, & en argent deux millions cinq cents mille livres.-	12,000.	6,000.	5,000,000.
	496,500.	175,000.	126,550,000

La France pour sa nou-

	Infant.	Caval.	Argent.
	Hommes.		Liv. tournois.
Ci-Contre	496,500.	175,000.	126,550,000
velle conquête de Corse doit être comprise aux contingens de l'Italie pour six mille hommes, le tiers de Cavalerie, & quatre millions en argent.	4,000.	2,000.	4,000,000.
Total général de toutes les forces de terre & subsides.	500,500.	177,000.	130,550,000

Contingens en forces maritimes préliminaires indépendamment de toutes les forces au beſoin.

	Vaiſſeaux de Ligne	Chebecs & Frégates	Galliotes & Brulots.
La France, comme l'une des principales Puiſſances maritimes du Haut-pouvoir, fournira trente vaiſſeaux de ligne, vingt frégates, ſix brulots & galiotes à bombes.----------	30.	20.	6.
L'Eſpagne mêmes forces------	30.	20.	6.
Le Portugal, 12 vaiſſeaux 4 frégates & 4 galiotes qui ſeront entretenues & prêtes à mettre en mer au premier beſoin du Haut-pouvoir conſervateur.----------	12.	4.	4.
Naples & Sicile, 4 vaiſſeaux de ligne, 4 chebecs & 2 galiotes à bombes.-------	4.	4.	2.
Veniſe, 10 vaiſſeaux de ligne, 6 frégates & 4 chebecs.------------	10.	10.	4.
	86.	58.	18.

	Vaisseaux de Ligne.	Chebecs & Frégates.	Galiotes & Brulots.
Ci-Contre.	86.	58.	18.
Genes, 3 vaisseaux de ligne & 3 chebecs-----	3.	3	--
Hollande, 25 vaisseaux de ligne, 12 frégates & 4 brulots.--------	25	12.	4.
Contingens des Puissances du Nord.			
La Suede, 14 vaisseaux de ligne & 6 frégates.--	14.	6.	--
Le Danemarck douze vaisseaux de ligne & six frégates.--------	12.	6.	--
Total général des forces maritimes du Haut-pouvoir conservateur, ci.------	140.	85.	22.

OBSERVATIONS.

Ces forces maritimes doivent être toujours prêtes & divisées par escadres, pour agir aux premiers ordres de la barriere qui recourra à l'appui du *Haut-Pouvoir.*

La division du Nord fera le service d'observation de cette mer ; celle de l'Océan sera chargée du service immédiat des décrets d'exécution, comme attachée particuliérement au suprême tribunal. Elle commandera par le moyen de son amiral-général toutes les divisions particulieres, & il lui sera désigné des ports de sûreté pour ses armemens au besoin.

L'escadre de la Méditerranée croisera dans tous les tems contre les Barbaresques ; elle aura ses points de réunion & de retraite à Livourne, à Naples, & dans les ports de la Corse qui en seront susceptibles, même dans ceux d'Espagne & de France situés sur cette mer, indépendamment des autres ports qui deviendroient nécessaires dans l'Archipel & la mer Adriatique.

Le *Haut-Pouvoir* nommera l'amiral général & les vice-amiraux particuliers de ses escadres : tous seront subordonnés au grand-amiral.

Quoique nous n'ayons pas parlé des villes anséatiques & autres, elles doivent être cependant comprises dans le contingent, suivant la fixation que le *Haut-Pouvoir* jugera équitable.

Récapitulatiou générale de toutes les forces préliminaires tant de terre que de mer	Forces de Terre.			Forces de Mer.		
	Infanterie.	Cavalerie.	Subsides en argent.	Vaisseaux de Ligne.	Frégates & Chebecs	Galiotes & Brulots.
	Hommes.		*Livres*			
Les quatre grandes Puissances & leurs adjoints	300.000	100,000.	60,000,000	72	44	16
Puissances du Nord - - -	32,000.	16,000	12,000,000.	26	12	—
Allemagne & électeurs-	47,000.	23,000.	17,050,000	—	—	4
République de Hollande	14,000.	7,000	9,000,000.	25	12	—
Suisses & Grisons- - - -	40,000	—	—	—	—	—
Italie - - - - - - - - - - -	63,500.	29,000.	29,500,0 0.	17	17	2
La France pour la Corse. - - - - - -	4,000.	2,000	4,000,0 0.	—	—	—
Total général.	500,500.	177.000.	131,550,000.	140	85	22

Dans l'établiſſement d'une puiſſance maritime auſſi formidable & préliminaire, qui ſervira de ſûreté & de croiſiere pour l'appui de toutes les vues du *Haut-Pouvoir Conſervateur*, notre principal deſſein à été de veiller particuliérement à la liberté du commerce de la Méditerranée, contre les entrepriſes des corſaires de Barbarie, qui, à la honte des nations européennes, ne ceſſent d'exercer impunément leurs pirateries, & forcent les puiſſances même du premier ordre, à leur prodiguer des préſens, devenus preſque des tributs, pour acheter la liberté du pavillon.

Nous ajouterons une propoſition à notre plan. Ce ſeroit de laiſſer les contingens en forces maritimes que fourniront les princes d'Italie, pour former une eſcadre d'obſervation dans ces parages, & la diviſion à cet égard ſera de trente-quatre vaiſſeaux de ligne, y compris les frégates & les chebecs, leſquels ſe joignant aux Maltois pour l'établiſſement de la ſtation ou croiſiere, feront plus que ſuffiſans pour contenir & faire trembler les côtes de Barbarie, en attendant que le *Haut-Pouvoir* prenne la réſolution d'exterminer abſolument ces pirates par la deſtruction de leurs ports & retraites.

A l'égard des diviſions du Nord & de

l'Océan, elles feront employées à la fûreté de ces mers, & à feconder les opérations préliminaires du tribunal fuprême.

Par ces différentes fpéculations & fur l'énumération de toutes les forces préliminaires & generales réunies, il eft aifé de connoître au premier coup-d'œil quel fera l'état de puiffance du directoire confervateur, & quels font les immenfes avantages qui en réfulteroient pour l'Europe entiere.

Les circonftances préfentes, les révolutions que prépare le midi de l'Amerique, imitant bientôt le Nord de cette vafte partie du monde, les projets de plufieurs cours du nord de l'Europe, & fur-tout l'ambition active de la Ruffie, pouffée par fes befoins qu'elle veut cacher, à trouver dans les guerres du centre de l'Europe les reffources que lui refufe l'ingratitude d'une grande partie de fes états dépeuplés; tout invite, follicite, preffe les princes du midi & de l'Allemagne à former la puiffante ligue que nous venons de leur préfenter. Par ce moyen, les rivaux, les envieux de la France, fans ceffe alarmés des moindres mouvemens de cette monarchie, ne pourront plus faire croire à l'ambition de la cour de Verfailles pour s'emparer des états de l'Amérique, fi le peuple qu'elle défend contre des injuftes maîtres, reuffit à brifer fans retour la chaîne qui

l'attachoit à la mere-patrie. Ce projet invraiſemblable ſeroit à jamais la honte de celui qui auroit pu le concevoir, parce qu'il eſt impoſſible à réaliſer. Toutes les puiſſances doivent ſe pénétrer de cette vérité ; *que tous leurs efforts réunis n'empêcheront pas les Américains de ſécouer (plutôt qu'on ne croit peut-être) le joug dont l'Europe les a chargés, & ſoit colons, ſoit indigenes, tous tendent au même but, & l'atteindront un peu plutôt, un peu plus tard.*

Notre plan de *Haut-Pouvoir* préſente aux puiſſances européennes une ſécurité inaltérable. Que l'Amérique ſe détache des ſouverains qui en ont envahi quelques parties ; qu'elle continue à ſubir les loix des princes de l'Europe ; tout deviendra indifferent pour notre tribunal ſuprême. Si les Américains ſont libres, chaque puiſſance jouira des fruits de cette liberté, recevra les exportations de ces hommes nouvellement appellés à l'induſtrie qui les avoit rendus eſclaves. Les querelles des voiſins ambitieux ſeront aſſoupies dès leur naiſſance, nos vaiſſeaux ſilloneront les vaſtes plaines de l'Océan, ſans crainte, ſans danger d'être pris, viſités, brûlés. Chaque peuple ſe livrera au genre de ſpéculation qui conviendra à ſa culture, à ſon intelligence; la guerre & tous ſes fléaux deſtructeurs, n'engloutira plus des mil-

lions d'hommes pour défendre ou servir la génération qui passe aux dépens des races futures. Les terres mieux cultivées, les impôts devenus la plupart inutiles, la population augmentée & la vraie richesse des puissances doublée en proportion ; le militaire diminué de moitié chez tous les princes, puisque leur contingent suffira à leur sûreté ; voilà une foible partie des biens que doit produire ce projet pacificateur.

Alors l'Angleterre, la Hollande, ces riches courtiers maritimes, continueront leur commerce sans être enviés d'aucune puissance du continent. La premiere aura peut-être perdu ses colonies sans retour ; ses habiles marins lui en découvriront de nouvelles pour les rejetter, au bout de quelques siecles, dans les mêmes malheurs. Ces navigateurs altiers n'auront plus la fausse gloire d'imposer des loix sur un élément qui doit être libre pour tout homme qui a la hardiesse de braver son inconstance.

Enfin, notre projet conservateur présente encore l'immortalité aux puissances qui auront coopéré à ce grand établissement. Il doit les réunir toutes pour les faire concourir à la perfection des vues que nous n'avons qu'imparfaitement indiquées ; ces vues intéressent essentiellement leur haute élévation, feront le bien de l'Europe, & par une

07-72

conséquence nécessaire, feront peut-être un jour celui du monde entier. Quels titres plus glorieux que celui d'être l'arbitre de tous les princes, de maintenir les droits, les libertés de tous les états, de tenir la balance entre tous les pouvoirs, de veiller au bonheur, à la conservation particuliere de chacun, de mettre un frein à l'ambition, proscrire les haines, les rivalités, les jalousies, enchaîner la tortueuse politique, ne plus faire de tous les potentats de l'Europe qu'un seul corps de fraternité & d'union ; d'armer toutes les forces pour la défense commune, sans qu'il soit jamais possible à aucun perturbateur du Nord ou de l'Asie de porter atteinte à ce système de tranquillité ; d'être l'ame & l'esprit de tous les mouvemens de ce grand corps ?

Tels sont les trophées éclatants qui doivent couronner les quatre puissances à qui il appartient de procurer à l'univers cet avantage inestimable, & recevoir les noms de suprêmes restaurateurs de la félicité du genre-humain.

F I N.

E782
C374p

The John Carter Brown Library

Acquired with the assistance of the

LYMAN G. BLOOMINGDALE BOOK FUND